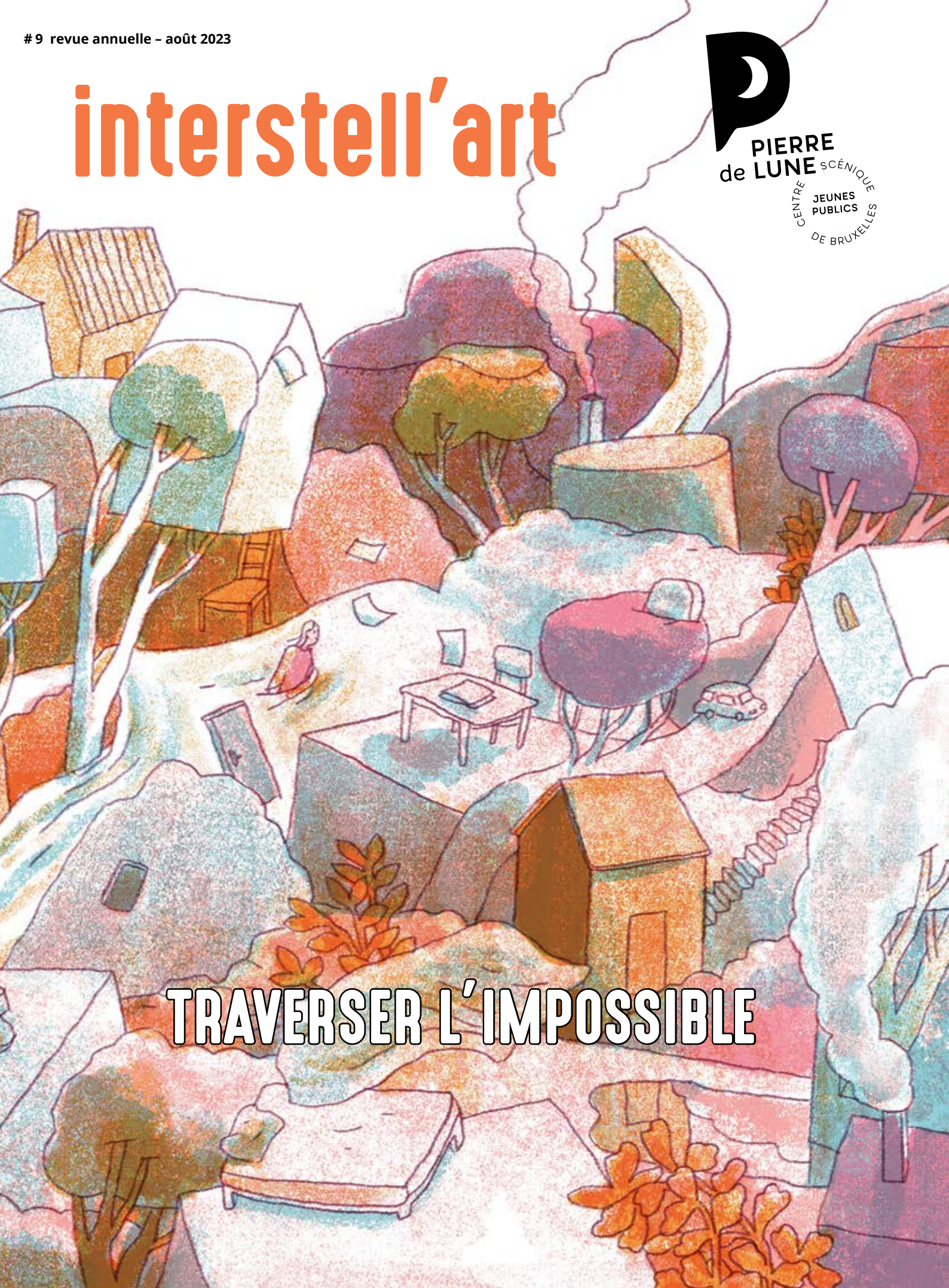
9 revue annuelle – août 2023

interstell'art

PIERRE de LUNE
CENTRE SCÉNIQUE JEUNES PUBLICS DE BRUXELLES



TRAVERSER L'IMPOSSIBLE

éditorial

Traverser l'impossible…

L'impossible serait quand la réalité nous impose une direction inconnue ou plutôt quand la réalité nous interdit la direction que nous aurions habituellement suivie **écrit Carlos Bustamente dans ce numéro.**

À quoi ressemblent ces traversées aux directions inconnues et inhabituelles ? De quelles natures peuvent-elles être ? Sur quels terrains nous entrainent-elles ? Quelles réponses, réactions, émotions provoquent-elles ?

Nous avons creusé ces questions avec des pédagogues, des artistes, des travailleuses de la petite enfance, des philosophes en herbe, des magiciens, et pourquoi pas, des fantômes… À travers ces rencontres, nous avons recueilli de nombreux récits d'expériences.

Comment est-ce que la fiction et la reécriture du réel permettent de poser des mots sur la perte et le deuil ? C'est ce à quoi se sont attelés les artistes Delphine Perraya, Consolate Siperius et Baptiste Toulemonde, tentant sur scène de créer un dialogue entre grand·es et petit·es autour de ces passages incontournables.

Et que font des artistes, des bébés et des puéricultrices quand elles, ils se rencontrent ? Ici, on est à la crèche, on plonge dans un laboratoire. On avance par essai–erreur, on tâtonne, on cherche. Parfois on se cogne à un mur, mais quand quelque chose ne marche pas comme prévu, il faut emprunter un autre chemin. ***Qu'est-ce qu'on fait de ce qu'on croit être raté ?*** **demande Amel Felloussia.**

Traverser l'impossible**, c'est oser l'erreur. Là, on quitte la scène pour s'installer un temps en hôpital psychiatrique, on revisite l'école pour y voir comment on y décroche, comment on se raccroche. On observe à quel point l'apprentissage est un espace de risques, parfois douloureux et aussi, nécessaire.**

Rater… ***Trop peur de ce que les gens allaient dire…*** **écrit Jean-Luc Piraux. Malgré l'injonction à la réussite, au bonheur, à l'impérative résilience, certain·e·s ici parviennent à faire de leurs ratages, les plus beaux de nos récits.**

Belle lecture !
Belle traversée de ce nouveau numéro !

Claire Gatineau, rédactrice en chef

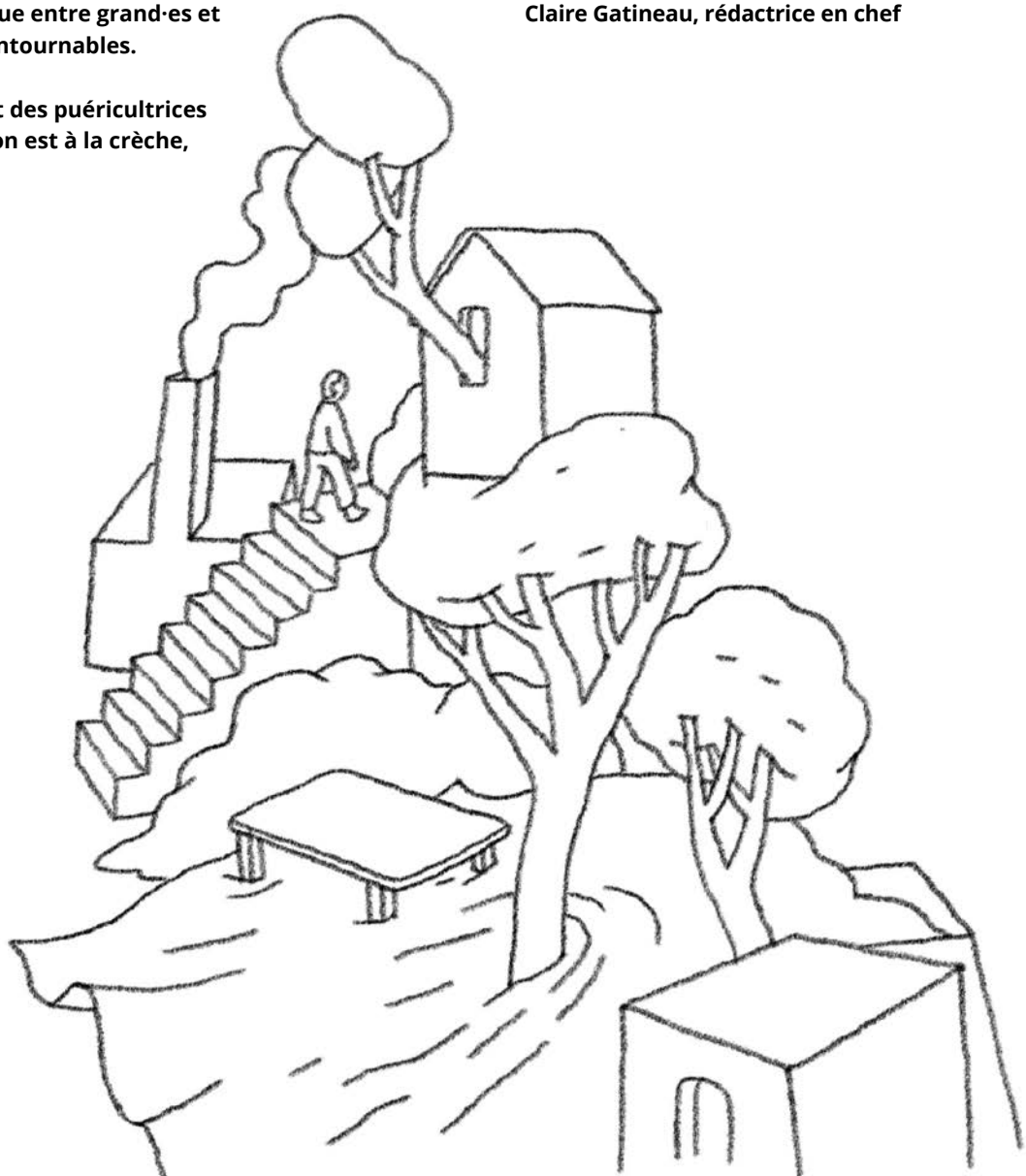


Illustration © Mathilde Vandenbussche

ce numéro

Traverser l'impossible, l'impensable, le penser, l'agir
Un essai de définition de Carlos Bustamente p. 4-5

/1 **la perte, le deuil**

Le deuil, un impossible à traverser ? p. 6-9
Préparer le voyage p. 10-13

/2 **à quatre pattes**

Poser les balises p. 14-15
Tâtonner p. 16-19
Accompagner p. 20
Textes sensibles p. 21

/3 **oser rater**

En atelier philo pour apporter la lumière p. 24-25
Arythmie en plein brouillard *de Jean-Luc Piraux* p. 26-29
Out of the box p. 30-32
Le papillon qui entend autrement p. 34-35
La mort haute en couleurs p. 36-37

PECA : écueils et enthousiasmes p. 38-40
Lire à l'école, propositions p. 40-41
Sursaut p. 42
Colophon p. 43

TRAVERSER L'IMPOSSIBLE

Illustrations de *Mathilde Vandenbussche* cover, p. 2, 12-13, 20-21, 32, 37, 40
Dessins de *Nicolas Viot* p. 35, 42, 43

Traverser l'impossible, l'impensable, le penser, l'agir

La proposition d'écrire un essai de définition de traverser l'impossible m'enchante, elle est pleinement en résonance avec *Parasismique*, le travail que nous menons depuis plusieurs années sur et avec la sclérose en plaques, une maladie qui s'est invitée dans ma vie depuis 15 ans déjà.

Depuis, cette question m'accompagne, me hante. J'en discute avec mon enfant de huit ans, je lui demande s'il a déjà été confronté à l'impossible, il me répond que oui, cet après-midi, quand lors d'une chute, il s'est fait mal à la cheville.

Effectivement, je n'y avais pas pensé mais probablement que dans sa représentation et à entendre ses pleurs et hurlements, cette chute devait lui sembler être un impossible, un insurmontable.

Les impossibles seraient donc de toutes tailles et de toutes natures, selon l'expérience de la personne qui y est confrontée.

J'ai le souvenir d'une chute de vélo mémorable étant enfant, un moment de vol plané.

D'un coup en pleine course, probablement à cause d'un obstacle, mon vélo change radicalement de trajectoire, je quitte la selle, lâche le guidon, et m'envole, la réalité vacille, tout se passe au ralenti.

C'est une perte de repères fascinante et effrayante qui me reste en mémoire, un moment de suspension… avec la conscience que cet instant ne pourra se conclure que par une brusque et brutale rencontre avec le sol.

Ensuite vient l'impact, le choc, la déchirure, le bris, la casse.

Si le mot *chute* définit l'action de tomber, il ne différencie pas le moment du détachement de l'état d'équilibre de celui de l'écrasement au sol.

La rencontre brutale avec le sol provoque un étourdissement, le corps s'anesthésie, la pensée semble s'arrêter pour ne laisser place qu'à un éclair blanc, un instant de vide.

Ce ne sera que dans un deuxième temps que je ressentirai la douleur et lâcherai l'émotion due à ce vertige, tout en retrouvant peu à peu mes esprits.

Au sortir de cette stupéfaction, je ferai un premier état des lieux afin d'identifier les dégâts, observer la mobilité possible et, en pleurs, rentrer à la maison me faire soigner, me reposer, pleurer encore de toutes ces émotions traversées.

Il faudra plusieurs jours pour guérir les plaies et reprendre confiance sur un vélo.

Ce sera une traversée de guérison tant physique que psychique.

Il me reste aujourd'hui une cicatrice en souvenir de cette aventure d'il y a plus de quarante ans, je l'aime bien.

L'impossible serait quand la réalité nous impose une direction inconnue ou plutôt quand la réalité nous interdit la direction que nous aurions habituellement suivie.

Au moment où il se présente, l'impossible c'est l'impasse.

Pour traverser un obstacle infranchissable, c'est à l'objet de se transformer, dans le cas d'une vie humaine, c'est au sujet.

Lors de ma chute de vélo, face au choc, mon cerveau se déconnecte, incapable d'appréhender cet incroyable, il m'anesthésie.

Confrontés au danger, sous le coup de l'adrénaline, nos premiers réflexes nous poussent à la fuite ou à l'attaque.

La fuite par l'exercice du déni peut être un passage nécessaire, une solution temporaire, il faut parfois du temps pour parvenir à faire un coming out à soi-même.

Qui n'a pas dû se répéter une quantité de fois une nouvelle surprenante pour permettre à sa pensée de l'intégrer.

La colère quant à elle, est une énergie transformatrice, tout l'art est de parvenir à l'utiliser pour se redresser, sans destructivité.

Toutes émotions, si on parvient à les vivre, passent… elles nous traversent et nous les traversons.

La poésie et les métaphores de l'art sont des recours précieux pour opérer ces passages, elles offrent un espace vaste et sécurisé, mettent ces situations, émotions, sentiments en jeu, en mouvement, permettent de les apprivoiser, de les traverser.

En situation difficile, face à l'impossible, c'est un parcours de vives traversées émotionnelles pour parvenir à voir la réalité telle qu'elle est.

Je ne sais pas si on y arrive totalement. Les impossibles se succèdent dans mon esprit.

Carlos Bustamante
Formé à la *Kleine Academie*, aux ateliers de l'*INSU*, en anthropologie sociale et en pratiques philosophiques. Artiste clown, il crée et accompagne des projets artistiques, organise des laboratoires de recherche explorant les liens entre danse, clown et philosophie. Il anime des ateliers de réflexion collective. Improvisateur musical et poétique, il est membre du collectif *Parasismique* et du *Collectif 1984*.

© Cécile de Bornan

De la rupture amoureuse à la perte d'un être cher, du décrochage scolaire à la métamorphose par la maladie, nombreuses sont les situations qui nous imposent de revoir nos croyances. Nous transformer pour reconstruire un récit, une existence qui en vaille la peine.

L'impossible bouscule, pousse hors des territoires connus, il force l'exil et comme pour le migrant confronté à des terres inconnues, l'impossible peut sembler infini et terrifiant.

Y séjourner exige de quitter ses manières de voir, de comprendre, d'agir.

C'est un exil à soi-même, un vacillement, une perte d'équilibre mais aussi, une mise en mouvement.

Se transformer serait quitter le connu et rencontrer l'inconnu en soi.

Cette rencontre se fait à tâtons, dans un parcours d'essais, d'erreurs.

C'est la découverte et l'apprentissage de nouvelles limites et de nouveaux possibles.

Malheureusement souvent, on ne découvre les limites que lorsqu'on les dépasse.

Ce parcours de recherche est semé de heurts, échecs et autres secousses.

Tel des tremblements de terre, les chocs de ces traversées secouent la personne qui y est confrontée.

Un tremblement de terre s'exerce à partir d'un épicentre pour se diffuser autour de lui.

Plus on est proche de l'épicentre, plus on en ressentira les secousses.

Plus les construction sont fragiles ou trop rigides, plus il y aura de dégâts.

Une crise est rarement unique, elle exacerbe les fragilités de son environnement et se décline en une multitudes de problématiques parfois peu visibles.

Les architectes ont inventé une technique de construction capable de résister à ces chocs sismiques ; la construction parasismique.

Elle repose sur deux principes : multiplier les appuis et travailler avec des matériaux souples. Chaque appui sera repris par d'autres de manière à répartir la charge du bâtiment. Si un élément prend trop de pression en charge, mécaniquement, il déforcera tous les autres.

Ainsi, c'est de l'ensemble de l'entourage dont il faut prendre soin pour permettre à une personne de traverser l'impossible.

C'est grâce à ses appuis que la personne concernée parviendra à se transformer, se construire.

C'est ce que nous explorons en communauté de recherche multidisciplinaire avec le collectif Parasismique à travers un spectacle, des ateliers et des réflexions, profitant au départ de la rencontre avec la maladie pour mener une réflexion plus large sur le vivre et créer ensemble avec nos fragilités.

Nous poursuivons la conversation mon fils et moi, il m'explique que grandir c'est traverser des impossibles, qu'à chaque fois il faut modifier quelque chose en soi pour apprendre quelque chose de nouveau. Grandir c'est se transformer.

Il existe un terme en anthropologie qui désigne le moment, dans un rituel initiatique, où le sujet n'a pas encore quitté son ancien statut ni encore atteint son nouveau.

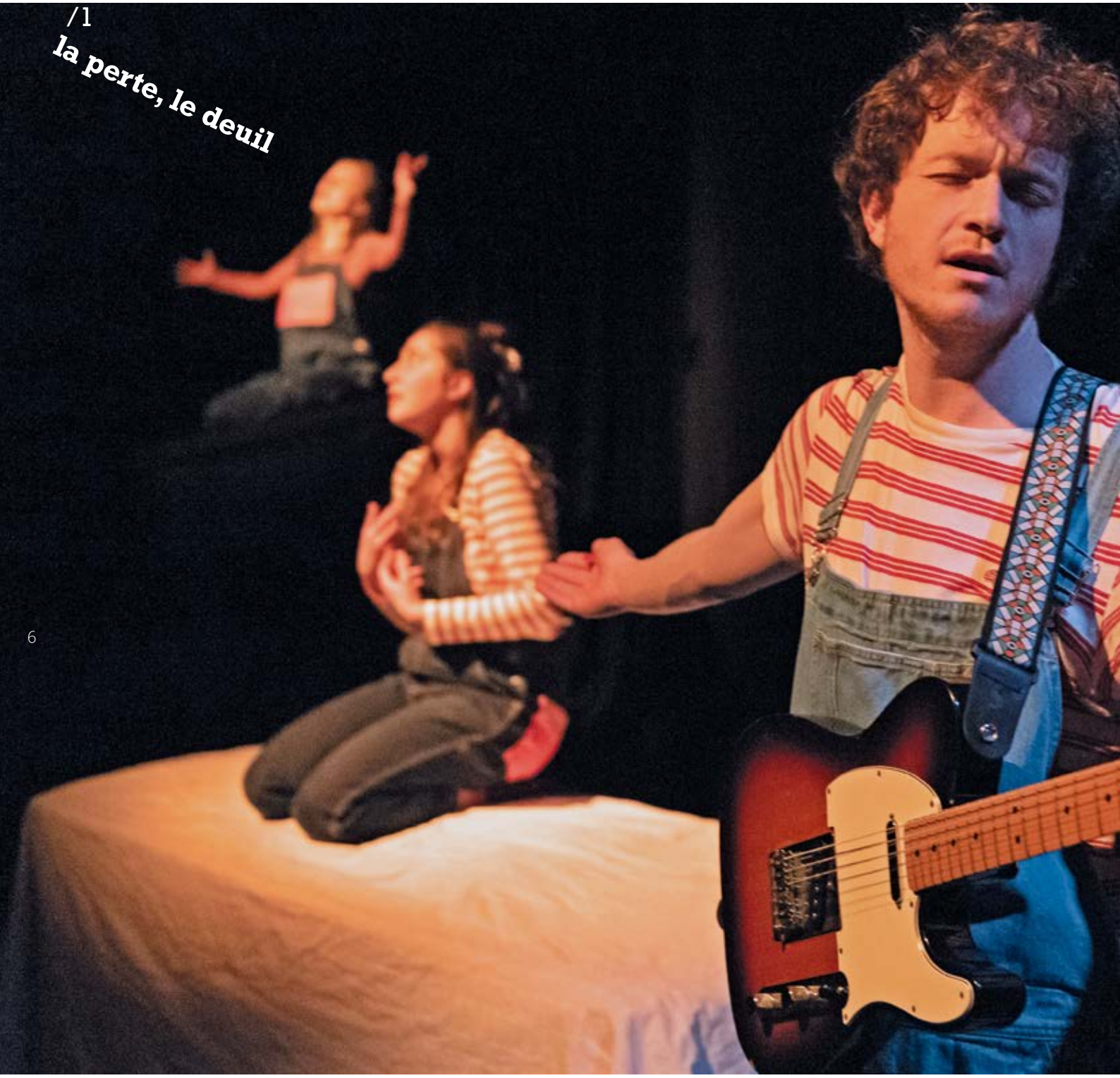
C'est le moment de la transformation, où certains anciens repères sont obsolètes et les nouveaux inconnus : la liminarité.

C'est précisément le moment où nous avons l'habitude de dire *je ne suis nulle part*, or cet espace a un nom, il est à traverser, il y a à l'habiter et s'y mouvoir.

Ce sera un subtil travail d'observation et d'expérimentation et si nous parvenons à le *parasismiquer*, à le faire collectivement de manière parasismique, nous irons au-delà de la relation d'aide, vers un empuissantement individuel et collectif, une utilisation de la catastrophe pour un lien social fort.

Alors nos fragilités ne sont plus des faiblesses et chaque personne du collectif s'en trouve enrichie dans sa permission à être elle-même, à l'écoute de ses possibilités et limitations.

Traverser l'impossible, c'est grandir.
Grandir, c'est traverser l'impossible.



Le deuil, un impossible à traverser ?

Répétitions du spectacle *Mulu* : créer, inventer, chercher, construire, rater, se décourager, essayer encore.

Delphine Peraya dissèque d'emblée la syntaxe et dit que, si traverser c'est arriver de l'autre côté, alors on ne traverse pas un deuil. Parce qu'on n'arrive jamais de cet autre côté, là où c'est terminé. Non. On s'habitue, c'est tout. La traversée a commencé bien avant nos morts et elle continue AVEC eux. La traversée, c'est celle de nos vies, avec toutes les émotions que cela implique. Toutes. Même dans les situations extrêmement tristes.

C'est ce qu'elle explore dans *Mulu*, le spectacle qu'elle a écrit, mis en scène et présenté aux *Rencontres Théâtre Jeune Public de Huy* 2023.

Mulu,

c'est l'histoire d'un enfant dont le grand-père plombier ne répond plus au téléphone parce qu'il est parti ; ou plutôt c'est l'histoire d'un enfant qui a une fuite d'eau qui ne cesse – *plic ploc* – de couler dans sa chambre; à moins que ce ne soit l'histoire d'une maman qui n'arrête pas de s'agiter en mélangeant les mots, et qui sert chaque jour le même pain de viande à l'heure du repas… C'est aussi l'histoire de Rose, un cochon qui parle et qui cherche sa famille dans la chambre de Mulu.

Rose / *C'est une fuite, ça.*
Mulu / *Sans doute.*
Rose / *Ça t'inquiète pas ?*
Mulu / *Je sais pas ce qui est le plus inquiétant : un cochon qui parle ou une fuite d'eau ?*
Rose / *Un porc, je suis un porc ! Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde, dixit Albert.*

(extrait du spectacle)

Mulu, c'est un grand chaos poétique et musical à l'image du beau chaos de nos émotions, des mots qu'on dit et de ceux qu'on tait, des expressions qu'on utilise et qui créent de drôles d'images parfois dans la tête de celleux qui nous écoutent. *Mulu* c'est tout ce cocktail, agrémenté des doutes et interrogations qui surgissent lorsque la mort s'invite à notre table.

Comment et à qui on parle de la mort ?

Le point de départ de ce projet, c'est un tableau de quelques secondes dans la vie de Delphine. Lorsque, à la mort de son parrain, elle voit sa soeur, effondrée, prendre sa fille dans ses bras en lui répétant *t'inquiète pas, on va s'en sortir !* et la petite nièce de répondre *oui oui*, avec des yeux ronds comme des billes. Là, se dit-elle, ma soeur ne parle pas à sa fille, elle se parle à elle-même…

Alors, quelle place on leur laisse, aux enfants, dans ces situations de deuil ? Quel impact ont les mots qu'on utilise? Quelles conséquences ont les silences ? Y a-t-il une place pour leur propre deuil, loin des injonctions et des projections des adultes ? Un deuil qui aura peut-être une toute autre couleur que celle attendue.

Avec ce spectacle, il ne s'agit donc pas vraiment de savoir comment on parle de la mort aux enfants, non, il s'agirait plutôt de montrer aux adultes qu'ils peuvent faire confiance aux enfants lorsque la mort surgit. Quand son grand-père disparaît, tout ce que Mulu cherche à comprendre, c'est d'où vient cette fuite d'eau qui inonde sa chambre et qu'est-ce qui cloche avec sa mère, qui crie sans cesse *à table* ! ?

La mère / *Mulu Mulu Mulu Mulu ! À table !*
Mulu / *Qu'est-ce qu'on mange ?*
La mère / *Du pain de viande, avec des asticots.*
Mulu / *Des asticots ?*
La mère / *Des haricots. Des haricots ! Des haricots ! Catherine Catherine Catherine… Les asticots, ça ne se mange pas !*
Mulu / *Non, c'est eux qui nous mangent !*

(extrait du spectacle)

En y mettant de la vie…

Pour créer ce spectacle, Delphine est allée à la rencontre d'enfants de 5e et 6e primaire. Son atelier *Accompagnons Mulu*[1] mené à l'*Athénée Royal Bruxelles II*, lui a permis de vérifier des pistes d'écriture, discuter de la mort avec les enfants, faire des lectures, inventer avec eux des suites probables et improbables aux scènes déjà écrites.

À l'école *La Plume*, elle propose un atelier d'écriture sur 10 séances dans le cimetière de Molenbeek. Dans ce lieu particulier, ils sont allés à la rencontre de l'art funéraire et de la *vie qui grouille* : la flore, la faune, les travailleurs du cimetière et ses visiteurs. L'école *La Plume* étant de confession musulmane, les enfants ont pu observer ce lieu de recueillement judéo-chrétien, le comparer à ceux de leur religion et s'étonner de leurs différences.

À travers différents jeux d'écriture, ils ont pu échanger leurs expériences, croyances et anecdotes, ils ont inventé de nouvelles biographies aux noms gravés sur les pierres tombales et se sont même amusés à faire parler les morts.

Pour Mulu comme pour les enfants rencontrés, c'est assez simple, brut et sans fard de parler de la mort. Ils en rient, font le lien avec des histoires de fantômes, des portes qui claquent. La mort se raconte et s'écrit comme d'autres histoires. Elle n'empêche absolument pas de déployer les imaginaires sous prétexte d'être triste ou sinistre… elle ramène le jeu et le vivant ! Et cette énergie vitale, les enfants la déploient ENSEMBLE.

Car du point de vue de Delphine, ce qui rend le deuil impossible c'est peut-être notre difficulté aujourd'hui à le vivre collectivement. L'injonction actuelle se formulerait ainsi:

Sois triste, mais ressaisis-toi !
À la perte d'un être cher, à trois jours de congé tu auras droit.
Si plus de temps tu as besoin,
Sous certificat médical tu t'isoleras !

Prendre le temps du deuil à la mort d'un (très) proche dans le système belge aujourd'hui, c'est accepter d'être considéré comme malade. Car le chaos intérieur que provoque la perte d'un être aimé est impossible à anticiper et sa temporalité ne rentre pas dans un planning d'entreprise. Ce temps réel du deuil est incompatible avec l'injonction de productivité qui rythme nos vies.

À la Renaissance, me dit Delphine, les codes vestimentaires des personnes endeuillées étaient très précis et changeaient au fil du temps. Ces codes permettaient de partager le deuil avec la communauté dans laquelle on vivait. De cette manière, il était pris en charge collectivement. Et c'est exactement cela que la création de *Mulu* a permis de faire à son autrice.

En transformant la perte de son parrain en un spectacle, elle l'a replacée au centre d'une collectivité. Elle a quitté ses quatre murs pour des lieux extérieurs afin d'y écrire; en parlant production avec d'éventuels partenaires, elle a dépassé la sphère privée pour ancrer cet événement dans un cercle plus large, elle en a fait naître de nouvelles perspectives. En racontant encore et encore la genèse de son projet, en échangeant avec les comédien·ne·s les histoires et anecdotes qui leur faisaient écho; en mettant en images et en chansons les émotions vécues, elle a transformé son deuil en quelque chose de vivant, joyeux et inventif. Elle a raccordé d'autres personnes à son histoire et son *je* est devenu multiple.

Voilà peut-être une piste, alors, pour traverser l'impossible ? Partager son expérience avec la collectivité. Rendre universel ce qui est singulier et personnel.

[1] Un atelier d'écriture *Pierre de Lune.*

C'est là que l'art nous aide avec puissance. Comme une séance d'entraînement, la pratique artistique permet de voir qu'une chose peut en devenir une autre si on prend la peine de la regarder autrement, elle nous pousse à déployer nos imaginaires et crée de nouvelles perspectives. On finit alors par ne plus voir l'impossible, mais bien tous les possibles qui se lisent en filigrane.

« Un premier projet, heureusement qu'il n'y en a qu'un dans la vie, parce que c'est bien plus impossible qu'un deuil en soi… » D. Peraya

Il a fallu tout d'abord déjouer les mises en garde : un projet sur la mort pour les enfants ? Ça tournera moins que d'autres spectacles… Ecrire et mettre en scène toi-même ? Périlleux… T'amuser à leur faire peur dans le noir? Mauvaise idée ! Et pourquoi un cochon qui parle ma parole ? ? ?

Aller quand même de l'avant, remplir des dossiers, prévoir des résidences plus d'un an à l'avance, trouver une équipe et des partenaires pour une aide à la création sur base d'une envie floue et d'un texte pas encore écrit, mais poussée par une urgence qui n'attend pas les délais administratifs… Alors créer sans argent, ou presque. Sauver de justesse un crowdfunding qui se clôture 24 h plus tôt que prévu, remplacer une comédienne qui n'est plus disponible, créer, inventer, chercher, construire, rater, se décourager, essayer encore et *boucler la fin* pour, finalement, jouer devant le jury de Huy un jour de grève !

Une fois le spectacle sélectionné, à peine le temps de se réjouir qu'il faut penser à rédiger un dossier pédagogique, trouver un·e chargé·e de diffusion, préparer la com'… et créer un doublon pour une des comédiennes qui attend maintenant un enfant ! Encore une preuve que c'est en traversant l'impossible que se créent d'autres possibles !

Julie Antoine

***Mulu* à la MCCS de Molenbeek :**
mardi 10 octobre à 13 h 30,
mercredi 11 octobre à 10 h + TP à 14 h 30,
jeudi 12 octobre à 10 h et 13 h 30.

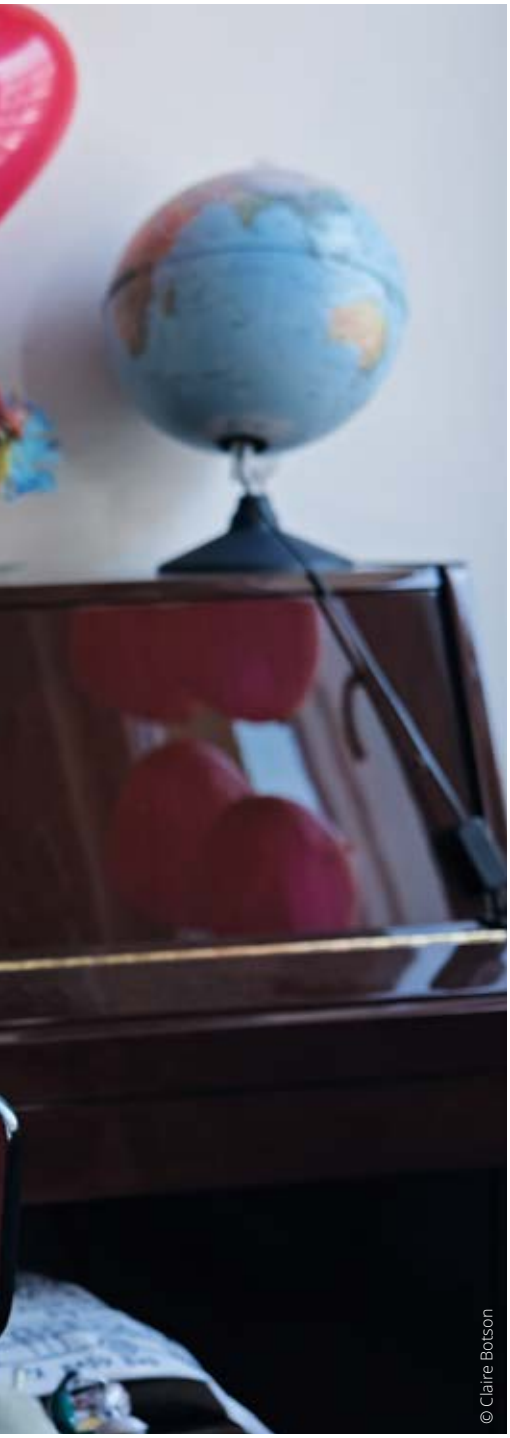
Le cimetière de Molenbeek, à la rencontre de l'art funéraire et de la *vie qui grouille* : la flore, la faune, les travailleurs du cimetière et ses visiteurs.

Préparer le voyage

Consolate Siperius est une jeune comédienne belge. Elle sort en 2012 du *Conservatoire Royal de Mons* et collabore avec différent.es metteur·e·s en scène comme Céline Delbecq, Anne Thuot, Christophe Sermet, Frédéric Dussene, Milo Rau…

C'est l'histoire d'une promesse que Consolate s'est faite à l'âge de ses 10 ans : *Un jour, je me réparerai à travers l'art. Quand ce processus sera terminé, cette petite fille sera réparée.*

En 2018 commence un long processus de création, un cheminement identitaire. Il se construit sous la forme d'esquisses, de spectacles et d'une exposition.


© Claire Botson

Cette histoire plonge ses racines au Burundi dont elle est originaire. En 1993 une guerre civile éclate. Consolate y perd un grand nombre des siens. En 1995, elle est adoptée par une famille belge à Mouscron. Par un mécanisme de protection qu'elle met en place intérieurement, son passé, son histoire, sa couleur n'y existent pas. Elle y vit dans un monde où tout est blanc.

En 2018, la *Bellone*, la maison du spectacle, l'invite pour une recherche autour de la thématique de la peur. C'est à cet endroit que ressurgissent la guerre et les traumatismes.

Même si ça n'existait pas, ça ne m'a jamais quittée. J'avais 7 ans quand j'ai vécu le massacre. Et je suis restée seule avec ça. J'ai vécu cette guerre dans une forêt. Ici, en Belgique, les odeurs, l'humidité, la pluie, la couleur de certains ciels, les feux d'artifices… toutes ces choses du quotidien me renvoient à cet espace traumatique.

C'est la première tentative de verbaliser la guerre. Pour cela, elle fait appel à sa mémoire sensorielle. Mon corps disait :

tu vas enfin pouvoir extérioriser tous les sons, toutes les odeurs. Les faire parler, les faire exister.

Dans cette première invitation, chacun·e est invité·e à écouter des enregistrements amenant la jeune femme à raconter son rapport à chacun d'eux. Ne plus être seule, c'est chercher une narration transmise, partagée. C'est chercher aussi à travers ce récit à faire bouger les regards. Consolate construit cet espace en cherchant avec prudence à le distinguer de celui de la thérapie. Qu'est-ce qui est de l'ordre du privé ? Qu'est-ce qui appartient au collectif ?

L'art crée un cadre, donne des outils. C'est moi qui choisis ce que je veux raconter de ma quête identitaire, bien loin de la victimisation.

La seconde invitation est une réflexion sur le corps. *Comment est-il perçu dans l'espace public, ici, en Occident ?*

Elle s'y expose dans une neutralité totale, accompagnée successivement d'une musique à consonance occidentale, d'une autre, africaine, puis du silence. Que projette le spectateur sur ce corps ?

Au fil de ces moments de rencontre Consolate crée des dispositifs non frontaux qui ne distinguent pas celle ou celui qui regarde de celle qui est regardée, des espaces où être ensemble. Elle les insère dans des lieux institutionnels dont elle s'empare et qu'elle transforme. S'ils ne sont pas invitants pour tous·tes, elle les investit d'autant plus.

En tant que femme, noire, adoptée dans un monde ouvrier, comme spectatrice je ne m'y sens pas représentée. Mais en tant qu'artiste qui a quelque chose à dire, à partager, je dois les investir et que, de cette manière, certaines personnes s'y sentent invité·e·s.

Puis, c'est le départ pour une étape d'écriture au Rwanda, le pays jumeau du Burundi. Elle y est accueillie par l'artiste Dorcy Rugamba, auteur, acteur et metteur en scène. C'est une escale nécessaire avant de rejoindre un jour son pays d'origine. Dans ce premier retour vers l'Afrique noire, Consolate vit le choc de perdre son statut de minorité pour se fondre dans la majorité. Elle s'y confronte à son propre racisme vis à vis d'une population noire.

Je me rends compte à travers mon travail à quel point je le suis aussi. Avant de partir, je me suis teint les cheveux en une couleur pour qu'on ne me perde pas, pour me distinguer, qu'on me reconnaisse, puisque tous les noirs se ressemblent.

C'est aussi le moment de rencontrer d'autres personnes qui au Rwanda, ont vécu une expérience proche de la sienne. S'ouvre un lieu de reconnaissance mutuelle, un espace d'identification possible. L'expérience de la langue est douloureuse. On lui parle le Kinya et le Kirundi qu'elle ne comprend pas et qui lui font ressentir à quel point elle n'appartient plus à ces lieux.

À son retour, sa quête identitaire s'accélère. Via les réseaux sociaux elle reçoit un message : *Bonjour, je suis ta grande sœur*. Celle avec qui elle avait fui dans la forêt vient ajouter à ses souvenirs toutes sortes de détails et légitimer sa mémoire. Elle lui parle du décès de leurs parents et lui donne de nouvelles informations sur son histoire. Ces échanges provoquent un cataclysme. La jeune femme apprend que comme des centaines d'enfants du Burundi à cette époque, elle a été volée et condamnée à l'adoption en Occident.

Cette découverte ouvre un autre temps.

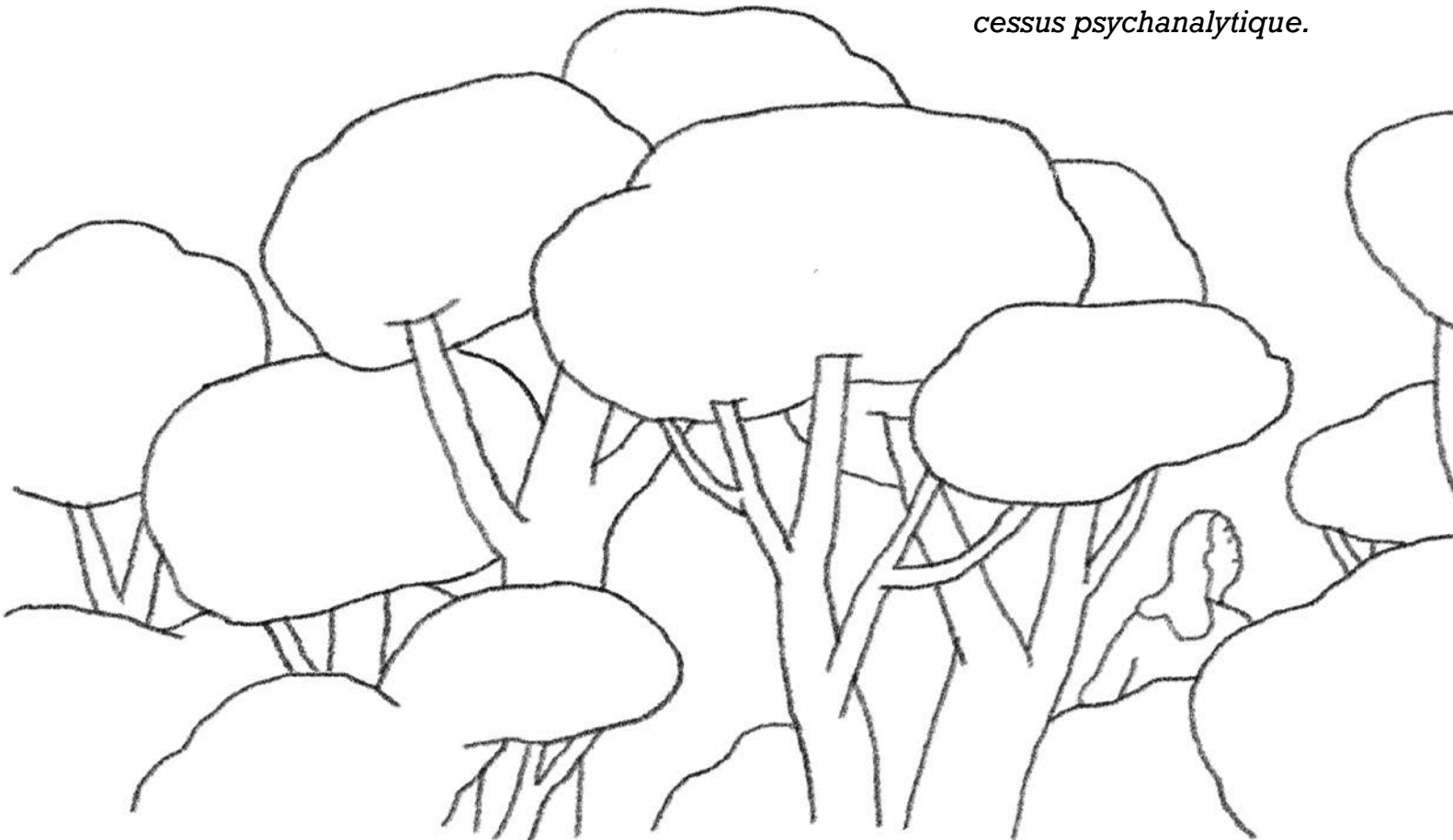
À partir de là, je me dis : je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas ce qu'il se passe, mais j'ai l'impression qu'il y existe plein de chemins et qu'il faut que je prenne le temps de les explorer. L'art répare à partir du moment où tu as une distance poursuit-elle, sauf que moi, je découvre les choses en même temps que je crée.

Un an après, un enfant s'annonce.

Dans le chaos, il y avait une petite lumière qui disait : ça ira. Mais ce qui est important pour moi, c'est que j'ai trouvé la lumière avant de donner la vie.

Octobre 2021, c'est la création au théâtre des Tanneurs de son premier spectacle, *Kwitaba*, qui est le nom du lieu où elle a vécu dans son pays d'origine. C'est le temps du deuil, le moment d'enterrer ses morts ainsi que tous.tes celles et ceux qui n'ont pas eu de sépulture, et quitter la culpabilité d'avoir survécu. Le spectacle prend la forme d'une cérémonie d'enterrement, ***une cérémonie réelle*** où le public est plongé dans le noir. Avec comme support une voix off enregistrée, la comédienne raconte ce cauchemar récurrent : cette course poursuite qu'elle vit tout le temps. Dans l'espace apparaissent deux tombes couvertes de feuilles mortes. Le son et les odeurs sont présents. La narration n'est pas explicative, ce qui permet à tout un chacun d'explorer son propre imaginaire.

La forme laisse la place à l'autre, à la projection et au récit intérieur, ce qui différencie ce processus d'un processus psychanalytique.



Ce moment collectif, c'est aussi le moyen de renvoyer le spectateur au devoir de rendre hommage à tous ces morts et de questionner la responsabilité de l'Occident. ***Pas dans un rapport de culpabilité, mais dans le fait de se dire qu'on est tous responsables de regarder l'Histoire ou pas.***

Ce processus de création l'amène à questionner le théâtre. Comment s'extirper de la fiction en décidant de ne pas jouer un rôle, sans pour autant faire l'économie d'une écriture spectaculaire ?

Dès le départ de mon apprentissage je me suis dit : si je joue plein de rôles, un jour je tomberai sur mon rôle à moi.

Février 2023, une nouvelle pièce s'ajoute au puzzle. Elle prend la forme d'une exposition qui rend visible la préparation nécessaire pour un retour au Burundi. Le voyage ne se profile pas dans un horizon lointain, il est planifié et prévu pour juillet de la même année. Se préparer, c'est pour Consolate partir de ses besoins. Elle rencontre des adultes adoptés qui lui racontent leur rapport au pays natal, des psychologues pour approcher la question de la mémoire traumatique, un sociologue pour aborder le déracinement et l'arrachement identitaire. Dans l'exposition se trouvent sept portraits de très grande taille d'adultes adoptés, à proximité des casques où entendre des extraits des conversations faites avec eux, ainsi qu'avec des membres des structures d'adoption. Deux sculptures en tissu représentent une nouvelle forêt. Il est proposé aux spectateurs de poursuivre leur tissage pour faire grandir leurs racines. Des rencontres publiques y sont organisées notamment en invitant au même moment de futurs parents adoptants et des adultes adopté·e·s, un endroit de sensibilisation et de prise de conscience qui aujourd'hui n'existe pas ailleurs.

Retourner au Burundi répond au besoin d'envisager un présent et un futur autrement. ***J'ai besoin de remettre mon corps de 34 ans dans cet espace-là, pour transformer ma terre natale et lui donner une autre couleur que celle de la guerre, quitter une peur qui n'en finit pas de grandir. Y retourner, c'est m'inscrire dans un temps réel et avoir le passé à côté de moi. L'art me permet de traverser l'impossible qui est ce retour.***

Cette traversée aboutira le 9 novembre 2023 au *Théâtre National* par une nouvelle création. Consolate fait le choix de créer tout de suite et de partager à l'état brut, pour contrer cette ***malédiction*** et ne plus rester seule avec cette mémoire. Après, est-ce que ce sera terminé ? Aura-t-elle répondu à cette promesse de réparation faite à cette petite fille de 10 ans ?

Je l'aurai prise par la main et fait le trajet avec elle.

Est-ce que la boucle sera bouclée ? Consolate en a l'impression. Et dès lors, sur quels nouveaux espaces s'ouvriront pour elle tous les possibles de la création ?

Claire Gatineau

Illustration © Mathilde Vandenbussche

à quatre pattes

En atelier avec Amel Felloussia, crèche *Les jardins de Maud*

Mettre en place des ateliers d'éveil culturel et artistique en crèches, voilà le challenge confié fin septembre 2023 à *Pierre de Lune*, par l'*ONE*[1]. Un projet partagé par ailleurs avec trois autres opérateurs culturels[2], pour une série de structures d'accueil sur Bruxelles et tout le territoire de la *FW-B*.

Poser les balises

Le projet est qualifié d'expérimental, dénommé *DECA* : *Développement de l'Eveil Culturel et Artistique*. Une enveloppe nous est confiée qui permet de mettre en œuvre des ateliers dans une série de crèches bruxelloises. Cela sonne furieusement en écho précurseur du *PECA*. C'est une première pour *Pierre de Lune* avec ce public-là. Ce n'est pas nouveau pour moi que de mettre en œuvre des ateliers dans le cadre de projets en écoles ou en Hautes écoles, c'est mon job depuis bientôt 40 ans. Ce qui est nouveau, c'est le public, des petits piou-pious de 6 mois à 2 ans et demi !

Selon l'enveloppe qui nous est confiée, nous proposons à l'*ONE* de calibrer le projet de la manière suivante : neuf crèches seront concernées sur Bruxelles. Une matinée exploratoire pour l'artiste, qui rencontrera les enfants de manière informelle, découvrira l'espace dédié à l'atelier, rencontrera l'équipe des encadrantes et leur expliquera ce qui va se passer et comment. Deux matinées de préparation des ateliers par les artistes. Ensuite, trois matinées d'ateliers avec les enfants, à une semaine d'intervalle. Et une réunion d'évaluation pour clôturer. Nous prévoyons aussi un poste pour la définition, la conception, la coordination, l'encadrement, le suivi et la valorisation de ce projet, tout ce travail préalable et *autour*, dont je me chargerai.

Il s'avère essentiel qu'il faut avant tout définir, en discussion avec mon interlocuteur *ONE*, la notion d'atelier. Je comprends que cela ne peut pas être un spectacle (les spectacles en crèche ayant d'autres objectifs), mais éventuellement une installation, un dispositif. La demande de l'*ONE* n'est pas hyper précise mais la coloration expérimentale du projet me permettra de chercher et de construire ce que nous entendrons par *atelier*.

Si j'ai une idée intuitive (issue de mon expérience de coordinatrice d'ateliers en écoles, de maman et de presque grand-mère) de ce que cela pourra être, je consulte cependant une série de personnes comme Isabelle Limbort à *ékla*, Valia Chesnais, comédienne ayant une longue expérience en la matière, dans la lignée de Charlotte Fallon[3]. Je contacte aussi des artistes, certaines ayant déjà de la bouteille avec ce public, d'autres tout à fait débutantes mais à qui j'ai envie de faire confiance et qui ont envie de se lancer dans cette aventure.

Je m'approche peu à peu de ce que l'on pourra envisager comme étant un atelier pour les tout-petits : avant tout une rencontre, les yeux dans les yeux avec ces êtres humains miniatures dont il faut gagner la confiance. Un temps et un espace dédié, consacré, un moment *particulier* dans la vie de la crèche. Quelque chose où l'on propose aux petits d'être sensibilisés, de découvrir, d'être actifs, invités par un·e artiste, quelqu'un qui va amener un univers, des propositions d'exploration sensorielle poétique, singulière, dans différents domaines : mouvement dansé, expression théâtrale, art plastique, voix, musique, formes plurielles.

L'*ONE* ayant prévenu les personnes responsables des structures d'accueil, je les contacte à mon tour. Je suis reçue à bras ouverts, je sens un énorme besoin (amplifié par la période Covid) d'activités en mode *extra*, avec des intervenants extérieurs. Les propositions tournant autour de la créativité, de l'art et de la culture semblent être un bol d'air extraordinaire.

Je découvre aussi toute la diversité et la complexité de ces établissements. Un nombre d'enfants entre 20 et 100, une organisation en sections (mini-moyens-grands) ou en un seul groupe, accueil toute la journée ou seulement en matinée (il s'agit alors des haltes-accueil), et une série de profils différents chez les encadrantes (puéricultrices, auxiliaires à l'enfance, bénévoles, psychomotriciennes, coordinatrices pédagogiques, directeur·rice, ...). Beaucoup de femmes, quelques hommes. Des espaces différents : un espace par section ou au contraire un seul espace commun, une salle de psychomotricité remplie de matériel. Aucun espace vide.

Il va falloir inventer, demander des aménagements, s'adapter, être souples. Les horaires définissent aussi le cadre, avec des incontournables (accueil des enfants de 8 h 30 à 9 h 30, parfois collation à 10 h, repas à 11 h, sieste à 12 h...). Dans les grandes lignes, il reste 30 minutes à passer avec chaque groupe.

Le temps d'organiser et de planifier chaque atelier, le projet se déroule finalement entre le congé d'automne et les vacances d'hiver, dans une temporalité très serrée.

En assistant aux ateliers, je rencontre de visu l'équipe des encadrantes, des personnes dévouées, formidables, accueillantes, pour un métier peu valorisé et ô combien fondamental. J'y sens aussi de la fatigue, un turn-over de personnel très fréquent, une difficulté donc d'avoir une équipe stable. Je les vois heureuses que nous soyons là, et souvent aussi à la fois curieuses et timides, ne sachant pas toujours identifier ou définir ce qui se passe, avec une artiste qui amène des propositions systématiquement atypiques, décalées de leurs habitudes.

Ensuite, la plupart du temps, cela résonne et elles s'impliquent, participent, accompagnent l'enfant et l'encouragent à lui-même s'engager dans une interaction, une découverte. Leur rôle est de rassurer, valider, soutenir les propositions. Cependant elles sont toujours potentiellement sollicitées par un enfant qui n'est pas en forme, doit sortir, par un parent qui arrive et a besoin de parler, par les collations à préparer, par diverses petites choses qui entravent de manière imprévisible leur disponibilité.

Ce temps d'atelier est fragile, il faut beaucoup d'attention à tous niveaux. Préparer le terrain, veiller au climat, à l'ambiance qu'on installe, accorder une attention aux détails, à l'instant présent, avoir la confiance que ça va germer, grandir, fructifier.

Notre interlocuteur à l'*ONE* est convaincu du bien-fondé de ce dispositif. Il était question qu'il se poursuive en 2023. En mai 2023, à l'heure où j'écris ces lignes, nous n'avons pas de nouvelles, nous ne savons pas si cette intention va se concrétiser. En haut-lieu, ils réfléchissent. À suivre donc et croire au possible !

Structures d'accueil : merci à tous les membres des équipes des crèches et haltes-accueil *Atout Couleur*, *La Tanière des petit ours* et le *Babybabel* à Schaerbeek, la *Crèche Potagère* à Saint-Josse, *Les jardins de Maud* et la crèche *Jourdan* à Saint-Gilles, *Graine d'artiste* et *Pouf et Caroline* à Jette, *Crèche Cardinal Mercier* à Ixelles.

Artistes intervenantes : merci à Federica Antonelli, Morena Brindisi, Gwénnaëlle La Rosa (*Théâtre de la Guimbarde*), Eve-Coralie De Visscher, Erika Faccini, Amel Felloussia, Alice Maffi (*Asbl Emovere*), Elizabeth Mouzon.

Sybille Wolfs

1 *Office de la naissance et de l'enfance*

2 *Pierre de Lune* pour Bruxelles, *ékla* pour la Wallonie, *Les Jeunesses musicales* pour Bruxelles et la Wallonie, le réseau des *Bibliothèques sans frontières* pour Bruxelles et la Wallonie.

3 Charlotte Fallon est metteure en scène et initiatrice du mouvement *L'art à la crèche*.

Tâtonner

En atelier avec Amel Felloussia, crèche *Les jardins de Maud*

Vendredi 17 mars, six artistes se retrouvent autour de Sybille Wolfs pour discuter à bâtons rompus de leurs interventions dans les crèches – exposer leurs questionnements, leurs difficultés mais aussi leurs joies : Morena Brindisi, Gwénnaëlle La Rosa, Erika Faccini, Amel Felloussia, Alice Maffi et Elizabeth Mouzon. Moments choisis par Régis Duqué.

En atelier avec Amel Felloussia, crèche *Les jardins de Maud*

Un laboratoire

Elizabeth Mouzon / Le premier atelier que j'ai animé en crèche, je l'ai abordé comme j'aurais abordé un atelier avec des enfants de sept ou huit ans. Et là, je me suis pris un mur. J'avais choisi de travailler sur des sons primaires mais la moindre petite fourmi qui passait les distrayait. Je m'attendais à ce qu'ils fassent le trajet vers moi mais ça ne fonctionnait pas, alors j'ai dû inverser le sens. Je suis allée dans le local des plus petits, certains dormaient, d'autres étaient en train de manger ou d'attendre, je chantais des airs a cappella, quelques-uns écoutaient, quand il y en a un qui pleurait, je composais un chant à partir de ses pleurs… J'ai découvert que, en allant vers les enfants, je pouvais avoir de vrais moments avec eux – des moments que je n'avais pas du tout dans ma pratique des ateliers où nous sommes installés en cercle. En fait, j'ai dû sans cesse déconstruire ma pratique.
Morena Brindisi / Je me demande si ça changerait quelque chose qu'on appelle ça laboratoire plutôt qu'atelier. En crèche, on essaye de faire vivre aux enfants des expériences qui vont aider leur développement, mais sans l'obligation d'un résultat, la présentation d'un spectacle ou l'apprentissage d'une chanson. Du coup on est là, à tester des trucs. À la fin, les puéricultrices m'ont quand même dit qu'elles avaient vu des progrès, dans l'attention des bébés par exemple – ils étaient restés près d'une demi-heure sans se distraire. Elles étaient étonnées, et moi aussi d'ailleurs.

Ce qui est réussi, ce qui est raté

Amel Felloussia / La notion de réussi, raté, elle est hyper importante à déconstruire. Dans mon atelier, au moment où j'ai sorti ma première boîte-livre, des enfants sont venus arracher tous les rubans – j'avais passé six heures à les attacher à ces boîtes-livres que j'avais construites moi-même avec les ciseaux à bois de mon voisin. Je voyais les puéricultrices dans le fond qui hochaient la tête en disant : *Aïe aïe aïe, son atelier est raté.* Et je me liquéfiais. Toute ma confiance en moi disparaissait. Comment tu survis au fait que ce que tu as imaginé se transforme devant ce public-là ? Mais après coup, je me suis dit : *C'était génial en fait. Avec tous ces rubans arrachés, on a pu faire plein de trucs*. Qu'est-ce qu'on fait de l'échec ? Qu'est-ce qu'on fait de ce qu'on croit être raté ? Et est-ce que c'est vraiment raté ? Quand quelque chose ne fonctionne pas comme tu l'avais prévu, cela peut être une source de créativité.

Le temps de la rencontre

Amel Felloussia / Dans un autre atelier, je venais avec des livres avec lesquels les enfants pouvaient faire ce qu'ils voulaient, les déchirer, marcher dessus. Là, je me suis heurtée à des résistances très fortes de la part des puéricultrices.
Gwénnaëlle La Rosa / La difficulté, c'est qu'on entre dans un milieu dans lequel il est nécessaire de bouger les codes. Cela demande de la souplesse et ça, ça peut être assez violent pour les équipes qui travaillent dans les crèches. C'est pour ça qu'il est absolument nécessaire de prendre le temps de la rencontre. Il faut qu'on puisse leur expliquer notre travail, qui consiste à proposer un cadre artistique. Si on peut déchirer des livres, comme dans l'atelier d'Amel, il faut rappeler que c'est uniquement dans ce cadre-là. Elles, elles ont juste peur que ça perturbe leur travail d'éducation avec les enfants.
Morena Brindisi / Idéalement, le temps de présence dans la crèche devrait être plus long. La première fois que l'on vient, on se dit bonjour. La deuxième fois, on se reconnait. J'ai bien vu, au bout de la troisième fois, que les puéricultrices commençaient à être davantage présentes avec moi. Mais là, c'est déjà fini. À un moment, en repassant devant une pièce dans laquelle j'étais intervenue quelques minutes plus tôt, j'ai vu la puéricultrice en train de chanter ses chansons pop en jouant du tambour avec les enfants. Alors qu'elle n'avait pas osé chanter quand j'étais là ! Je pense que si on arrive à faire passer l'idée que quelque chose est permis, qu'on peut juste s'emparer d'un bic pour faire du tambour, elles sont rassurées et peuvent te suivre.

Le moment présent

Gwénnaëlle La Rosa / Les enfants, ils sont dans le moment présent. Alors, nous les adultes, nous devons essayer d'être avec eux dans ce moment-là.
Morena Brindisi / Ça m'a relaxée d'être dans ce moment présent. Dans la crèche où je me suis rendue, je me suis retrouvée dans des situations complètement chaotiques : le chauffage qui tombe en panne, les puéricultrices qui sont remplacées en dernière minute par des bénévoles de la structure d'à côté, la responsable du projet qui change de boulot. C'est ça, la réalité de la crèche. Parfois, elles sont juste dans l'urgence que les enfants soient en sécurité. Il est absurde pour nous de vouloir essayer de changer ça ; les directeurs et directrices de crèches et les puéricultrices changeraient volontiers leurs conditions de travail si elles en avaient les moyens. Il faut accepter qu'on est tous dans le même chaos. Du coup, on est obligé d'être dans l'improvisation totale, et moi ça m'a fait du bien. Bien sûr, quand tu viens pour faire un spectacle, ou avec un objet fragile, s'il n'y a pas de cadre, cela peut devenir dangereux. Mais moi je n'avais rien d'autres que quelques instruments que j'avais cachés, me laissant le choix de les sortir ou non, ce qui m'a permis de trouver une grande liberté. Je me mettais dans une posture d'écoute et d'exploration de l'espace énorme afin de travailler avec ce qui était là, le bruit de l'ambulance qui passe, le son des murs ou des chauffages que l'on gratte, et ça, pour un artiste, c'est hyper stimulant.

Fendre l'air autrement

Erika Faccini / Les tout-petits, ils amènent une présence qu'on n'a pas l'habitude d'avoir. Dans la crèche, tu donnes, tu reçois, les sourires, les regards, la complicité qui s'installe, les vibrations positives. Quand tu sors de là, tu es nourri. À cet âge-là, il n'y pas de malice. L'innocence est complète.
Sybille Wolfs / Ce que je note, moi, ce sont ces moments où tout à coup le petit s'empare d'un papier, ou d'une petite éponge, par exemple, et tu sens qu'il se passe quelque chose qui n'est pas habituel. Je me souviens, Erika, qu'à un moment tu venais avec un mouvement de danse complexe, et puis tout à coup un enfant faisait un mouvement qu'il n'aurait jamais fait habituellement.
Gwénnaëlle La Rosa / La qualité de notre présence, notre disponibilité, la façon que l'on a de bouger, tout cela fait

En atelier avec Elizabeth Mouzon, crèche *Pouf et Caroline*

Le temps de la rencontre

que l'on fend l'air de façon différente. Et cette épaisseur, quand l'enfant essaye de se l'approprier, je trouve ça très beau – l'intensité d'un mouvement qui consiste juste, parfois, à attraper un papier et à le déposer quelque part.

Amel Felloussia / Un de mes moments préférés, c'est lorsque j'ai mis les livres les uns à côté des autres pour faire un piano imaginaire et qu'on s'est tous retrouvés, les enfants et les puéricultrices, à jouer et chanter sur ce piano. Je me suis dit, là, les puéricultrices, elles se marrent, elles ont repris un tout petit moment contact avec leur enfant intérieur, et ça, pour moi, c'était magique. Je me suis dit : *J'ose espérer que ça va continuer après moi.*

Accompagner

Je rencontre Fatima El Fares et Florentina Lutic, puéricultrices à la crèche *Atout Couleur* à Schaerbeek.

Vous étiez là toutes les deux à l'atelier de Morena ?
Florentina Lutic / Oui, moi pas toujours. J'ai pu observer l'atelier avec les bébés et les moyens et aussi les grands, parce que j'étais un peu volante, vu qu'il y avait des collègues absentes. Ce que j'ai remarqué par rapport aux tranches d'âges, c'est que ça fonctionne super bien chez les bébés et les moyens. Ils étaient là, tous attentifs. Par contre les grands avaient besoin de plus de bouger.
Les grands ont besoin de participer autrement, davantage dans le mouvement, l'action. Les petits participent plus de manière réceptive ?
Fatima El Fares / Moi je travaille chez les bébés. La 1e fois, j'ai été étonnée, parce que nos bébés ne bougeaient pas. Jusqu'à la fin ils étaient là, ils participaient. Mais Morena avait la manière de faire participer les enfants !
C'est particulier pour vous cette manière de faire ?
FL / Oui. Le fait qu'il y ait une personne de l'extérieur, l'impact est différent ! Parce qu'avec nous ils sont un peu comme à la maison, comme avec maman. À l'atelier, ils étaient plus dans l'observation. Ça nous permet aussi de savoir par la suite comment faire, parce que nous on dépose simplement les instruments, et chaque enfant joue avec librement. Ici, il y a une boîte, qui est couverte, on ne voit pas ce qu'il y a dedans, Morena sort les instruments un à un, et l'enfant est intéressé…
Comment est-ce que vous vous positionnez dans ce dispositif ?
FA / Pour ma part, je suis comme un enfant. Je ne m'occupe pas d'eux de la même manière. Je participe, je joue, j'essaie tous les instruments, je suis curieuse, et j'observe les enfants. Au quotidien, on n'est là que pour eux, on ne pense pas à nous. Ici à l'atelier, je pense à moi.
FL / On peut avoir un autre regard sur les enfants entre eux, sur l'enfant avec la personne qui anime. Et on joue ensemble ! Quand j'anime moi-même un atelier marionnette ou lecture, je suis dans la peau de l'animatrice et ce n'est pas la même chose.
Les voir autrement, qu'est-ce que vous voyez d'autre, des qualités, des attitudes ?
FL / Ils sont heureux, je les vois avec un grand sourire, au début un peu en retrait mais par après on voit qu'ils s'amusent !
FA / Ils savent que quelqu'un est là spécialement pour eux, pour nous. Qui fait la musique pour eux.
Vous trouvez facilement votre place ?
FL / Moi personnellement je trouve facilement ma place. Tout était bien organisé, bien encadré.
FA / On est là du début à la fin, sauf s'il faut changer un enfant ou lui donner quelque chose. Avant l'atelier, on leur dit qu'il y aura quelqu'un aujourd'hui, qui va faire l'atelier. Ils sont préparés et nous aussi. C'est très important.
Dans les ateliers, les formations, vous êtes plus relax ?
FA / Dans les ateliers on est plus relax, on se met à la place des enfants.
FL / On enrichit son bagage !
Si vous pouviez rêver, avoir ce que vous voulez en termes d'ateliers, d'activités pour les enfants…
FL / Moi je dirais des ateliers… Ne pas cibler une matière, mais s'approcher de la nature, avoir les matériaux de la nature, sable, argile. La musique, toujours, mais je dirais la danse aussi !
Et la peinture, les arts plastiques, le papier ?
FL / On fait nous-mêmes de la peinture avec eux et c'est mignon de voir ceux qui n'aiment pas se salir au début, puis après ils voient les autres… *rires*.
FA / On ne le fait pas assez souvent. Il faut être plus nombreuses. On a eu une période difficile avec les absences, alors on a un peu diminué les activités qui demandent une installation et puis le temps de ranger, de laver, surtout pour la peinture…

Sybille Wolfs

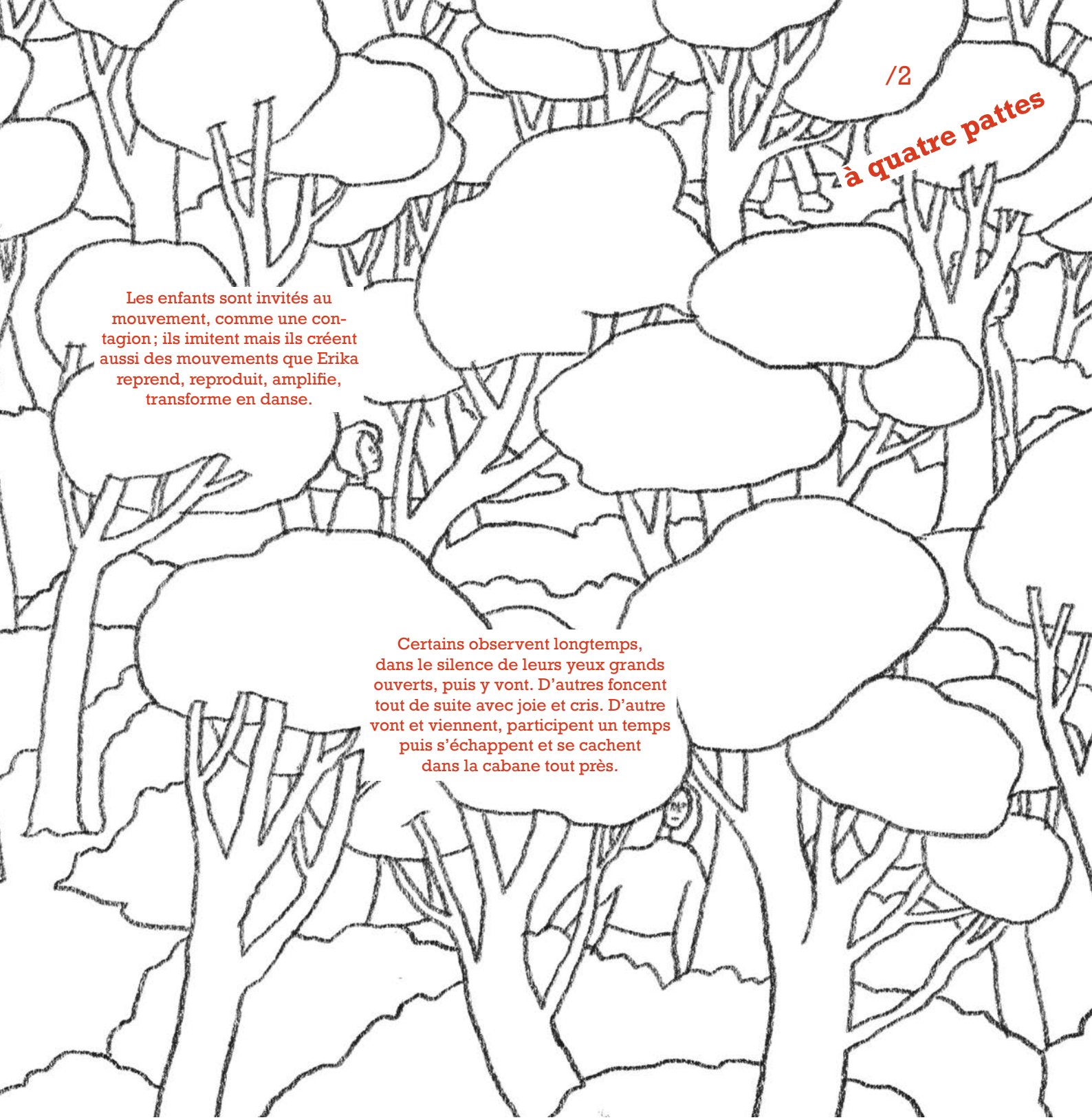


Illustration © Mathilde Vandenbussche

Textes sensibles

de Sybille Wolfs

Une petite couchée au sol tourne ses jambes, son bassin, sa tête dans une roulade digne d'une vraie danseuse contemporaine. Erika suit. Elles se suivent en tournant à l'unisson, un instant chorégraphique vient se s'improviser sous mes yeux.

En atelier avec Alice Maffi, crèche *Potagère*

à quatre pattes

© Pierre de Lune

En atelier philo pour apporter la lumière

Ce matin, il y a effervescence dans la classe de 6e primaire de Monsieur Baguet[1]. Au retour de la récréation, 26 têtes curieuses s'installent en cercle pour écouter Joëlle[2].

– *Qui a déjà participé à un atelier philo ?*

Comme Samir a levé la main, elle lui demande ce qu'on y fait.

– *On s'y pose des questions.*
– *Super, c'est exactement ça. Là où il y a un problème, on voudrait comprendre.*

Joëlle précise dans la foulée que ces questions abordent des sujets qui concernent tout le monde, quels que soient l'âge, le pays ou la culture des personnes présentes.

– *Êtes-vous prêts à former une communauté de recherche ?*

L'intérêt étant manifeste, les rôles de gardien du temps et de la parole attribués, l'animatrice commence par raconter, images à l'appui, le livre intitulé *Peut-être*[3].

1 Daniel Baguet, instituteur de 6e primaire à l'*Athénée royal Bruxelles 2* à Laeken
2 Joëlle Camus, comédienne et animatrice philo
3 *Peut-être*, Kobi Yamada et Gabriela Barouch, *Edition Le Lotus et L'éléphant, 2021*

L'auteur s'adresse à une fillette présentée avec une coiffe d'oiseau. Il tente de lui faire deviner sa vie future. Par ses questions il propose d'imaginer diverses hypothèses.

– *Peut-être es-tu là pour apporter la lumière dans les lieux plongés dans l'obscurité ?*

Loin d'esquisser les contours d'un monde facile, il prévient l'enfant qu'il y aura des chutes, des moments de doute et de peur, mais qu'en se relevant, elle deviendra plus forte.

– *Peut-être n'as-tu aucune idée de tout ce que tu es capable de réaliser ?*

Choisir une clé pour avancer

Cette interrogation permet à Joëlle de proposer une activité pour ouvrir la discussion. Chaque équipe de trois reçoit une grande clé de papier. Durant une poignée de minutes, les différents groupes se mettent à échanger leurs idées. Il s'agit de se mettre d'accord pour trouver ce que cette histoire raconte puis d'inscrire la réponse sur la clé de son groupe.

Qui ne s'est pas déjà demandé ce que l'avenir lui réserve ?

– *Si tu commençais juste à gratter la surface pour laisser apparaitre ce que tu pourrais faire ?*

Trouver un sens à cette phrase adressée à la jeune rêveuse n'est pas chose facile. Aidée par Assia qui, l'œil aux aguets, distribue la parole, Hamza lit ce que son équipe a écrit sur sa clé : *Crois en ce que tu fais.* Joëlle lui demande de justifier ce choix. *L'expérience de l'auteur le pousse à donner ce conseil répond sans hésiter la porte-parole.*

Tel un puzzle, chaque clé apporte un élément qui complète le précédent. Patricia rapporte que c'est pour qu'on parle du sens de la vie que ce livre a été écrit.

À la question de savoir pourquoi, d'évidence elle dit : *Parfois la vie c'est facile… mais parfois pas. C'est ça la vie !* Ayant compris qu'il est important d'argumenter, Ardino ajoute qu'il ne faut pas baisser les bras. Pour d'autres groupes, l'histoire leur parle de rêve auquel il faut s'accrocher, d'échec, de liberté

ou de la nécessité de se poser des questions. Plus nuancé, Fabian estime que l'auteur n'a pas de réponse. *Il cherche nos avis pour trouver lui-même son chemin.*

Un rêve de liberté

Joëlle intervient avec une nouvelle proposition. Au tableau elle a affiché quatre dessins de portes. Chacune porte un nom. Celle de l'échec jouxte celle de la connaissance de soi. La porte du rêve a pour voisine celle du possible et de son contraire, l'impossible.

À chaque équipe maintenant de choisir où elle veut introduire sa clé.

Christiano n'hésite pas : la sienne prônant la liberté ira vers la porte menant au rêve. Ne devrait-elle pas lui permettre d'imaginer tout ce qu'il veut ? Djefrina n'est pas d'accord.

– *Dans la vraie vie, parfois tu es obligée de mener des actions que tu ne veux pas faire.*

Dans son équipe, les avis sont partagés. Si Petek assène que la liberté ne mène jamais à l'échec, il est aussitôt contredit par Shorok qui rêve d'agir pour libérer les prisonniers. Prudente elle ajoute

– *Mais si je rate, c'est moi qui irai en prison !*
– *Trop de liberté, ça peut mener vers n'importe quelle bêtise* rétorque Samir.

La remarque de Petek incite Joëlle à proposer de définir un mot comme l'échec.

– *Qui décide qu'un échec est un échec ? Moi ou les autres ?*

Esquivant la question, Adam préfère brandir sa clé sur laquelle il a écrit *Ne jamais abandonner.* Il la verrait bien ouvrir la porte du possible… mais admet que parfois cela s'avère impossible.

– *Si tu coinces dans l'escalade d'une montagne, pour sauver ta vie mieux vaut abandonner !*
– *Oui, mais quand on est gourmand, on en veut toujours plus* observe Rawasi.
– *Si tout est possible, cela veut il dire que rien n'est impossible ?*

À cette question de Joëlle, Assia répond que la vie n'aurait pas de goût si tout était possible. On ne devrait donc pas toujours réussir ? Comme des balles de ping-pong, les avis fusent. Une majorité se dégage pour admettre qu'il faut savoir mesurer ses désirs. Mohamed bondit sur l'occasion pour signaler que cela va avec la connaissance de soi !

Juger pour dominer ?

S'étonnant qu'Olivier n'intervienne pas dans le débat, l'animatrice le questionne. Le garçon reconnait qu'il ne donne pas facilement son avis.

– *C'est parce qu'il a peur de se faire juger* clame une voix.

Brouhaha : on devine que plusieurs autres élèves partagent cette crainte.

Est-ce parce qu'on se croit supérieur qu'on se permet de juger pour dominer l'autre ? La discussion prend un autre tour. Le fait du harcèlement questionne. Samir pense que quelqu'un qui a confiance en soi n'a pas besoin de le montrer aux autres.

– *Est-ce que la confiance peut faire disparaitre toutes les peurs ?*

Non, pour Patricia cela semble évident. Une peur d'enfant, un traumatisme, cela peut rester longtemps. L'instituteur s'étonne en aparté que l'élève ayant vécu la traversée de la Méditerranée en canot n'évoque pas sa frayeur.

– *Est-ce que toute peur est mauvaise ?*
– *Non, il y a des peurs qui protègent !*

De plus en plus de doigts se lèvent mais le gardien du temps fait remarquer qu'il est l'heure.

Revenant sur les propos de Mohamed, Joëlle demande si en ayant cherché le sens de la vie, on a approfondi le sens de soi.

– *Ils n'étaient pas tous d'accord avec moi* constate le garçon avant d'ajouter *Cela m'a appris des choses !*

La sonnerie éclate. Un goût de question encore au bout des lèvres, les élèves s'égayent.

Jean-Marie Dubetz

/3

oser rater

Arythmie en plein brouillard

de Jean-Luc Piraux

Quand on vous demande *Ça va ?*, est-ce que vous répondez aussi : *Ça va* ?

Pourquoi on n'ose pas dire *couci-couça* quand c'est *Bof* ? Ou encore carrément un *non, ça va pas* ? Peut-être à cause de cette expression qu'on dit dans mon village, et pas que dans mon village, je l'ai même entendue à Bruxelles : *Y a pas d'avance à se plaindre*... Vous dites ça aussi ? C'est laid ! Ça peut être dangereux de ne rien dire. Moi, je n'ai rien dit jusqu'au jour J du 29 novembre 2018. Jour J que j'ai appelé jour F, F du mot *fin*. C'était ma fin du monde à moi. Tout le monde se demandait où j'avais disparu. Je devais être au théâtre et je n'y étais pas. Vous me direz peut-être que jusque-là, y a pas de quoi en faire toute une tartine, ou tout un fromage. Dans mon village on dit même : toute une tartine au fromage. Sauf ! Sauf qu'on était à deux jours de la première. La première au théâtre, c'est quand on raconte l'histoire pour la première fois. Histoire qui n'était pas cette histoire. Rien à voir. C'était une autre histoire qui n'était pas encore finie... Oui ça aussi. Déjà apprendre une histoire ce n'est pas facile, mais apprendre une histoire qui n'est pas finie, que tu ne comprends pas encore tout à fait, que tu ne sais pas où ça va... Comment expliquer ça pour que tout le monde comprenne... ? Oui ! On a tous été étudiant. Moins tu comprends la matière d'examen, plus il faut du temps pour l'apprendre, plus il faut du temps pour l'apprendre, plus tu es fatigué, plus tu es fatigué, moins tu comprends la matière ! Et plus t'es stressé. Et trop stressé tu commences même à oublier un peu du texte que tu as appris. Et à un moment moi, j'oubliais plus que ce que je retenais... Bref, je serais arrivé le jour de la première sans dessus et sans dessous. En fait à la première, je ne serais pas rentré en scène. Les gens se seraient demandé : *il y a un problème technique* ? Le problème technique ça aurait été moi. J'aurais souhaité n'importe quoi, que le gradin s'effondre, que les projecteurs tombent, que la salle brûle... Tant pis pour les gens, pourvu que tout s'arrête. Tellement c'était le tsunami dans les neurones. Bref, faire un pas de côté, je n'osais pas. Trop peur de ce que les gens allaient dire...

En fait, j'aurais dû avoir la puce à l'oreille. J'étais obsédé par des faits divers morbides… Y en a un qui m'avait frappé, un type au 4e étage, il teste, une fenêtre incassable, il prend son élan et passe au travers ! Là tu t'interroges. Accident ? Vraiment ? De deux choses l'une, soit il s'écrasait comme une mouche, soit il passait au travers… Un autre : il perd ses clés de voiture dans une bouche d'égout. Il passe son bras jusqu'à l'épaule, il n'arrive pas à les récupérer, passe la tête, n'arrive pas à l'en sortir… Il meurt noyé dans quoi ? 80 cm d'eau ! … Comment ça se fait qu'il n'arrivait pas à repasser la tête ? Elle avait gonflé avec l'humidité ? ! Allo ? … Un gardien de zoo. Horrible ! Il soigne un éléphant d'une constipation, il meurt étouffé dans une marée d'excréments ! Véridique ! Attendez… Il n'a pas pu bouger ?

Puis c'était plus des faits divers… Mais des pensées suicidaires. Malgré moi ! Par exemple, j'entendais une voiture derrière moi et je pensais : et si au dernier moment je plongeais sous ses roues ? Ou dans la douche, avec une lame de rasoir, comme dans le film *Psychose*. Mais où je serais et l'agresseur et l'agressé à la fois.

À l'hôpital, une psychiatre me reçoit accompagnée d'une infirmière costaude… Je m'imagine que c'est pour pouvoir me terrasser en cas de crise… Elle m'appelle : Monsieur Piroux. J'ai beau lui dire que mon nom est Piraux, elle continue de m'appeler Piroux. Vous dire mon anxiété, je pense au film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Un film sur un hôpital psychiatrique, où le héros se fait trépaner : ouvrir le crâne et retirer un morceau de cerveau. Et à l'époque, les internés, après une telle opération, devenaient souvent un sapin, ou plutôt une plante, non, un légume. On m'a rassuré en me disant qu'aujourd'hui il n'y a plus de lobotomisation. Attendez chimiquement… La première personne que j'ai croisée à l'hôpital : un jeune homme dont on aurait dit un automate, tellement il était sonné par les médicaments.

La première nuit à l'hôpital… J'ai été réveillé en sursaut par une toute jeune femme, Sylvie. Elle me secouait. Sur ses poignets, il y avait les cicatrices d'entailles profondes. *Monsieur, monsieur, c'est le lit d'Alex* … Elle me blaguait. Elle m'a expliqué que c'était le lit de celui qui me précédait, le lit d'un jeune d'homme de son âge dont elle était tombée amoureuse. Elle m'a dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi il avait pu partir et elle pas. Qu'elle l'aimait. Qu'elle et lui, ils voulaient se marier. Qu'on leur disait qu'ils étaient trop jeunes. Or, elle estimait qu'on n'est jamais trop jeune pour l'amour. Puis elle m'a demandé si je croyais qu'on les laisserait se revoir à Noël ? Qu'elle trouvait la famille de son amoureux bizarre parce qu'à Noël, ils mangent du poisson, alors que chez elle, ils cuisent de la dinde. Elle m'a alors souri et murmuré qu'elle voulait être la dinde d'Alex et lui son merlan frit. Et avec les marques de son intransigeance sur les poignets, elle m'a pris dans ses bras… Émouvante !

… J'ai pensé que c'est autre chose que nos *gnagnagna* à ma femme et moi. Par exemple, je ne sais pas vous, mais nous, tous les deux, on trouve que l'autre n'a pas le sens pour remplir le lave-vaisselle. Donc on a décidé que celui qui le remplissait le vidait. Du coup : *C'est moi qui fais tout*. *Non c'est moi*… Qu'est-ce qu'on peut parfois être laid, mais laid…

Tandis qu'à l'hôpital… Je songe à Marise, qui rêvait d'un grand amour : *Oui, je sais, je suis un peu fleur bleue, je suis une romantique, mais je trouve qu'il n'y a pas assez d'amour dans le monde, Jean-Luc prends-moi dans tes bras* ? J'avais l'âge d'être son grand-père.

Une femme dont je ne me souviens plus de son nom : *Je suis ici parce que je ne peux pas vivre sans amour. Mon homme m'a larguée. Il m'a dit que laide comme je suis, je ne retrouverai personne*. Alors qu'elle est belle comme un soleil. Comme un croissant de lune.

Nicole, *mes parents veulent m'armer pour la vie. Mais, moi, j'ai pas envie de faire la guerre Jean-Luc. À bras* ?

On m'a parlé d'une femme dans la section fermée, juste en face de la nôtre. Elle a tué son mari de 14 coups de couteau de cuisine. Parce qu'elle avait peur de ne pas l'aimer assez. Peur de ne pas l'aimer jusqu'au bout… … …

Bon, je ne suis pas en train de vous dire que c'est ça qu'on doit faire… Quoique… Non évidemment ! Mais bon… Quels sont les couples qui se prennent encore à bras ? Dans mon village quand on demande aux couples comment ils vont, ils ne disent pas *ça va*, ils disent : *on fait aller*. Vous dites ça aussi ? C'est laid. Ils disent aussi : *Vivre ensemble, faut le vouloir*. Waah ! Ça donne envie ! Ma femme et moi, on aurait dû se prévenir. Quand on s'est demandé si on s'aimerait toujours, on aurait dû dire : oui, toujours, mais pas tous les jours. Dites, c'est un travail ! … Dire que pendant la fusion c'était si beau : les yeux dans les yeux. La main dans la main. La langue dans la bouche de l'autre. Toujours d'accord… Enfin, forcément toujours d'accord : avec la langue dans la bouche de l'autre… Ma femme et moi : 15 ans de fusion. Depuis… Attention, je ne veux pas vous décourager à vivre en couple. À tous ceux qui ont vécu en couple ou vivent encore en couple, je dis bravo. Si, c'est courageux de vivre en couple, parce qu'un jour on décide de vivre avec la personne qu'on aime et après on doit aimer la personne avec qui on vit. Et ça, ça n'a rien à voir. Allez, franchement, vous aussi parfois, je dis bien parfois, quand votre partenaire vous agace, vous aussi, parfois, vous souhaitez sa mort ? … Ma psy dit que c'est tout à fait normal. Que comme nous sommes tous traversés par des pensées formidables, nous sommes tous traversés par des pensées horribles. C'est donc normal… Maintenant si c'est tous les jours, je vous conseille de consulter. Et si c'est tout le temps, consultez en urgence !…

Ma psychiatre m'a assuré que si une crise de couple est un facteur de risque de burnout, chez moi il ne s'agissait nullement d'un burnout marital, ni de burnout professionnel. … Avec elle, je me suis mis à parler, parler, parler… J'étais gêné de ne pas pouvoir m'arrêter de parler. *Non* m'a-t-elle dit. *Non. C'est nous qui devrions être gênés de ne pas savoir vous écouter*. Quand elle m'a dit ça, j'ai trouvé sa langue douce. J'ai pensé que si ça langue était plus large et plus longue, je me serais roulé dedans, j'y aurais habité. Elle m'a dit que nous étions en plein transfert amoureux. Que c'est un bon outil et que pour une thérapeute, le transfert amoureux, c'est bon aussi, très bon. Qu'il faut aimer son patient. Oser aimer, oser être aimé… Je buvais du petit lait.

Dans le spectacle je me mettais à la place de ma femme. J'enfilais une robe.

Ma psy m'a dit qu'elle qu'on ne sait pas se mettre à la place de l'autre. L'idée est belle, mais impossible. Les poissons clowns, eux oui, ils commencent leur vie en tant que mâles et la finissent en tant que femelles. Eux peuvent expérimenter et comprendre la vie en tant que mâle et femelle ! … Mais nous… Je me suis rendu compte que les vêtements de femme ça couvre nettement moins…

Toujours dans le spectacle, j'ai mis du vernis à ongle, du rouge à lèvre et j'ai bricolé, à l'aide d'essuie-tout mis en boules, des seins. Ça me fascine les seins… Déjà ceux de ma mère je les ai tétés jusqu'à mes dents de sagesse… Je blague.

J'ai terminé ma transformation en mettant une perruque. Puis je me suis promené en hauts talons ! L'impression d'être sur des échasses alors que les talons n'avaient pas plus de 3 cm.

Je me suis mis à parler de ma fascination pour les seins. De mes pannes d'érection. De fantasmes. De ce que j'imagine que ma femme pensait de moi au lit…

Ma psychiatre m'a dit qu'on se fait un monde avec le sexe. Alors que l'argonaute, par exemple, une sorte de poulpe, un animal marin… Pour s'accoupler, il voit son sexe se détacher de lui, nager de lui-même vers la femelle, la pénétrer. Il regarde son sexe faire. Et un autre sexe repousse. Lentement, mais il repousse. Comme quoi… Prenons de la distance.

Avec elle j'ai fait remonter à la surface des histoires oubliées. Celle de ma grand-mère qui s'est jetée du haut des escaliers en luge : morte sur le coup. De ma tante, une femme aussi, qui a sauté du 7e étage avec une enclume dans les bras… Hasard, a-t-elle interrogé, hasard que je sois en robe au moment où je vois surgir des pensées suicidaires ? Elle m'a alors suggéré pour un temps de ne plus écrire du théâtre, de ne plus aller au théâtre : interdit de théâtre. Mais pour moi, ce n'est pas comme certains qui se sentent obligés d'accompagner leur partenaire au théâtre. Eux, j'imagine bien pouvoir dire à leur partenaire : *Ah, mon médecin m'a interdit de théâtre*. Formidable !

Mais moi, c'était non, non et non. Sinon comment j'aurais pu raconter qu'à l'heure à laquelle les portes des théâtres s'ouvrent, à l'hôpital, les portes de dehors sont fermées à clé. C'est la première fois de ma vie que ça m'arrivait. À la même heure, le salon télé est ouvert à clé. Au bout de deux heures, de rien, passé comme pour rien, on monte. Dans ma loge, eh, ma chambre, mon voisin de lit dormait déjà. Les fenêtres étaient fermées à clé. La porte restait ouverte sur un couloir à la lampe allumée avec une clé. C'est-à-dire qu'on ne sait pas l'éteindre. À 23 h l'infirmière de garde passait voir si nous étions tous dans notre lit.

– *Monsieur Pimoux ? Quelqu'un sait où se trouve Monsieur Pimoux* ?
– *Ici, sous l'oreiller, j'essaie de dormir… Et moi c'est Monsieur Piraux* !
– *Bonne nuit Monsieur Pimoux.*

7 h 30.
– *Debout mauvaise troupe* !

Petit déjeuner : entre 8 et 9 heures.
– *Vous êtes bien tard, Monsieur Piloux. Vous avez bien dormi* ?
– *J'ai fait un cauchemar. Qu'on massacrait mon nom.*

16 h 30.
– *Vous prenez la navette Monsieur Picsoux* ?

La navette, c'était un petit bus, qu'on pouvait prendre, quand on avait la permission, pour aller en ville faire des commissions et être revenu pour 18 h… Et un jour, au retour, une femme, plus ou moins mon âge, s'est assise en face de moi. Les banquettes étaient bien remplies. Nos jambes se touchaient… En fait, une de mes jambes était entre les siennes. Elle me sourit. Longuement. Puis elle ferme les yeux. Au début, on essayait que nos jambes ne se touchent pas trop. Puis au fur et à mesure, on les a laissées libres, elles s'encanaillaient au gré des bosses, des creux, des tournants. Nos jambes se frôlaient, se titillaient, se caressaient… Quand le bus s'est immobilisé, elle a serré une de mes cuisses. Fort. Très fort. Puis l'a relâchée, s'est levée, m'a regardé, et dit : *merci*. Et elle est partie…

Et là, très vite, je me suis dit : et si je rattrapais cette femme ? Peut-être que je passe à côté de quelque chose ? Et en même temps quoi, démarrer une nouvelle aventure ? Si ma femme et moi, on se quitte, est-ce qu'on ne risque pas aussi de passer à côté de quelque chose… Déjà qu'il suffit d'un rien, un de nous deux qui meurt. Même si tous les deux on préférerait que ce soit l'autre qui parte premier. Vous pas ? Nous oui. Peur de l'inconnu. Est-ce qu'on ne regretterait pas de ne pas s'être aimés plus…

Ma psychiatre m'a reçu dans un état indescriptible : décompensation avec pensées suicidaires compulsives, dans un état d'épuisement professionnel. Heureusement très vite, j'ai lâché prise. J'ai pleuré, pleuré, pleuré. Elle m'a dit que c'était impressionnant. Que c'était comme un cri. Qu'on n'a pas l'habitude de voir un homme pleurer comme ça. Elle m'a pris dans les bras. Mes pleurs ont redoublé… Je suis resté un petit temps à l'hôpital. Le mercredi après-midi, jour des visites, ma femme et moi, nous nous promenions dans le parc qui entourait l'hôpital. On faisait l'amour rien qu'en se donnant la main, rien qu'avec les mots. Et ma psychiatre m'a dit que si j'ai pu quitter l'hôpital si vite c'est parce que je m'y suis pris à temps.

En mémoire des naufragés de l'amour rencontrés à l'Hôpital. Que dis-je ? *Naufragés de l'amour*… De ces vigiles de l'amour ! De ces gardiens de l'amour ! J'écris ce texte, pour le jouer sur scène pour espérer ne plus jamais vivre un seul jour sans tendresse, comme le crient ces passionnés … Ne plus jamais vivre un seul jour sans amour !

© Philippe Piraux

Jean-Luc Piraux s'est illustré dans des registres très différents, de la comédie à la tragédie, en passant par son domaine de prédilection, la tragicomédie. On a pu le voir au cirque, au cinéma, dans le théâtre jeune public (*Galafronie*, *Casquette*…) dont il est issu, dans l'associatif, le cabaret, la revue absurde…

Out of the box

s'adresse à des jeunes en décrochage scolaire. On y enseigne des matières comme les maths, le français, le néerlandais, l'anglais. On y pratique aussi la photo, la vidéo, le théâtre, l'art plastique… Dans cette école privée, on prône une éducation qui sort des rangs et une mixité sociale et culturelle.

Depuis 2015, cet *atelier de réparation*, comme la présente Diane Hennebert sa fondatrice, a pour rêve un lieu où la raison, le corps, les émotions et les sentiments peuvent s'exprimer ensemble, loin du dressage, de l'interdit, de la menace, ou de la peur. Ici, quelques bribes d'une rencontre avec elle.

Au fil des numéros, nous avons abordé la question de l'école à travers de nombreuses rencontres, à la découverte de positionnements, d'expérimentations, d'alternatives variées : *l'Escalpade*, une école pour enfants porteurs de handicap, *Tchaï*, une structure pédagogique et psycho-sociale pour les jeunes en exil, *La Petite Ecole* créée pour accueillir des enfants syriens, devenue au fil du temps un espace permettant à de jeunes migrants de rejoindre le système scolaire, l'école à la maison, l'école du dehors, l'école *Steiner*.

À qui s'adressent ces projets ? Quels liens tissent-ils avec le collectif ? À quelles conditions sont-ils soutenus par le service public ? Peut-on à certains endroits parler de privatisation de l'enseignement ? Nous rencontrons cette année l'école *Out of the box*.

Traverser l'impossible

Par rapport au travail qu'on fait ici, j'aurais plutôt tendance à dire *traverser les possibles*. Quand les jeunes arrivent, ils sont tous cabossés et pour eux tout semble impossible : retourner à l'école, obtenir son *CESS*, s'entendre avec d'autres jeunes parce qu'ils ont été harcelés, arrêter de fumer du cannabis … Et en fait non, ce n'est pas *impossible*. *Impossible* est un mot défaitiste que beaucoup de jeunes qui sont abîmés utilisent tout le temps. Il y a deux mots qu'on bannit ici, c'est le mot *impossible* et le mot *victime*. On est dans une société où le rôle de la victime a pris beaucoup d'importance au détriment du rôle du héros. Les héros aujourd'hui sont très mal vus.

Qui seraient ces héros ?

Les héros, ce sont les gens forts. Ce ne sont pas ceux-là qu'on met le plus en évidence pour le moment. Alors, oui, justement, c'est possible. Donc bouge-toi quoi !

Quitte à rater ?

Oh oui ! C'est un des leitmotiv : *Qui ne se plante pas, ne pousse jamais*. Ici, quand on aborde les mathématiques, qui sont souvent pour des jeunes un traumatisme scolaire, on leur apprend d'abord à jouer aux échecs avec des professionnels. Parce qu'on sait que ce jeu sollicite les mêmes mécanismes cérébraux. *Jeu d'échecs*. Oui, il faut associer le mot *échec* au mot *jeu*. Ca décrispe le rapport qu'ils ont à cette matière.

Diplôme de décrochage scolaire

Chaque étape scolaire est marquée par un certificat. Ici, les jeunes restent un an. Ils ne repartent pas sans un projet scolaire ou professionnel. Cette année doit être marquée par un certificat aussi, puisque ça fait partie de leur parcours, même s'il est très particulier. C'est une pause, un moment de remise en question, où se dire, *Là j'ai vraiment besoin de poser mes valises et voir ce que je veux devenir*. Ça peut être le lieu de la réparation d'une phobie scolaire, d'un traumatisme, d'un deuil. Il ne faut pas oublier qu'un jeune sur trois à l'école est harcelé.

Est-ce une force de caractère de décrocher ?

Je crois. Parce qu'à leur âge, se mettre en rupture de normalité demande du courage. Ça crée des souffrances à un moment où on veut ressembler aux autres. Parfois, ça crée des conflits avec les parents et le gosse va se refermer ou réagir avec agressivité. C'est notamment pour ça qu'on travaille avec les parents. Tout ça forge une maturité très différente qui donne aussi la conscience de la différence. Ici, ils reconnaissent en l'autre des souffrances qui peuvent être comparables aux leurs. Une solidarité se crée qui leur assure un respect de leurs différences, ce qu'on ne va pas trouver dans une école habituelle. On parle beaucoup à l'école au nom de cette idée d'*égalité*. Je pense qu'on utilise le mot *égalité* pour parler de *normalité*. Et tous ceux qui sont au-dessus ou en-dessous de la norme sont suspects.

Un jeune qui va développer une conscience homosexuelle va très vite se faire repérer, on va se moquer de lui, le harceler. Quand les jeunes arrivent ici, on leur dit : *tes différences, c'est ton trésor. On ne va pas t'aider à les gommer mais les accentuer pour que tu en sois fier et que tu puisses les revendiquer*.

Inspirations pédagogiques

Quand j'ai découvert le problème du décrochage scolaire en Belgique, je dirigeais encore la Fondation Boghossian[1] où on finançait beaucoup des projets pédagogiques à l'étranger. J'ai visité plein d'endroits. Je me suis rendu compte que la plupart des projets alternatifs suivaient un fil rouge qui est l'*ATL* (Attention, Time, Love). Ça peut s'appeler *Montessori*, *Steiner*… Quand on donne de la bonne terre, de l'eau et de la lumière à une plante, ça pousse ! Au *Black Mountain College*[2], ce que j'aimais, c'est que la créativité était la base de la pédagogie et qu'elle n'était pas segmentée. La créativité rentre dans tout. Elle n'est pas un *secteur d'activité*, c'est un état d'esprit. Ici, on ne donne pas des cours de créativité comme maintenant dans les programmes à l'école où on va dire, *vous avez deux heures de créativité par semaine*. L'art est partout et c'est une manière de regarder les choses.

L'argent

Les élèves payent en fonction de leurs moyens. C'est à dire maximum 300 € par mois. Beaucoup ne paient rien. On prend tout en charge : les voyages, les déplacements, la nourriture, les équipements. Ils ont des parrains et des marraines. Beaucoup de gens nous suivent depuis longtemps et adhèrent à ce modèle. Certains disent : *moi je te donne l'équivalent des frais d'un étudiant ou de deux*. Il y a des fondations, des entreprises qui nous soutiennent.

Vous souhaitez être subsidiés ?

Pas vraiment. Que la F*édération Wallonie-Bruxelles* garde cet argent pour des gens qui en ont plus besoin que nous. Tant qu'on peut se débrouiller, pourquoi est-ce qu'on ce qu'on demanderait de l'argent ? Ce serait un peu de la paresse. Et je trouve qu'impliquer le monde privé dans un projet comme ça, c'est important.

Est-ce que ça teinte le projet ?

Je ne sais pas. Je m'en fous. Je sais qu'au début, on nous trouvait très élitistes. Ça parait difficile de continuer à dire ça parce que la plupart des jeunes viennent de milieux fragiles. Beaucoup de gens confondent *qualité* et *élitisme*, ce qui est un scandale. Un système qui laisse tomber un tiers des jeunes, c'est un système élitiste qui crée des écarts incroyables entre des gosses qui vont être universitaires et surformés et des gosses qui à 18 ans savent à peine lire et écrire. Je suis désolée, mais si ce n'est pas ça l'élitisme…

De quels milieux fragiles parlez-vous ?

Ce sont parfois des milieux où il n'y a même pas assez d'argent pour manger, où il y a de la violence, de la drogue, où il y a un abandon des jeunes. Arrêtons aussi de considérer que la fragilité ne correspond qu'à un problème de moyens. Ce sont parfois des jeunes qui viennent de milieux où apparemment tout se passe bien. Et puis on se rend compte au fil du temps que certains sont toxiques.

Vous n'associez pas cette fragilité à une classe sociale?

Non. Elle est certainement plus visible et repérable dans des milieux qui ont des difficultés matérielles. Mais je trouve aussi que c'est élitiste et sectaire de dire que ce n'est que là qu'il y a de la fragilité, que c'est là uniquement que les problèmes se passent. Oui, évidemment qu'il faut les aider, mais il faut aussi aider les riches à devenir moins cons ! Pour que le monde aille mieux, est-ce que ce n'est pas les puissants qu'il faut faire évoluer ?

Claire Gatineau

1 Créée en 1992 par Robert Boghossian, la fondation s'est donnée comme objectifs la formation et l'éducation en Arménie et au Liban et le dialogue entre les cultures d'Orient et d'Occident.

2 Le *Black Mountain College* est fondé en 1933 par John Rice. Ce projet est un lieu d'expérimentation artistique et pédagogique qui a marqué le XXe siècle. Sa philosophie est *apprendre en faisant*. Bien que ce ne soit pas qu'une école d'art, toutes les matières y étant enseignées, l'art est cependant au centre du projet de l'école. Sa pédagogie a été marquée par l'expérience de l'école du *Bauhaus*, reprenant l'idée d'un pratique artistique multidisciplinaire, et d'une communauté d'élèves.

© Out of the box

Semaine d'immersion dans la nature à *Out of the box*

/3

oser rater

Illustration © Mathilde Vandenbussche

Le papillon qui entend autrement

Si le parcours scolaire d'un enfant peut être occasionnellement semé d'embûches, des moyens lui seront proposés pour les atténuer. Mais qu'en est-il pour l'élève qui, de manière permanente, est confronté à une particularité faisant obstacle au projet d'apprentissage ?

En 2012 la Belgique a promulgué un décret sur les aménagements raisonnables, ces mesures concrètes permettant notamment à un élève ayant des troubles spécifiques d'apprentissage de participer pleinement aux mêmes activités que les autres élèves et de progresser sur un pied d'égalité. Désireux de découvrir comment un jeune atteint d'une difficulté permanente pouvait de manière équitable réussir sa formation dans l'enseignement ordinaire, je suis allé à la rencontre de Marie Couratin, aide pédagogique en charge de l'accompagnement d'élèves sourds et malentendants au service de l'*APEDAF* [1].

© Marie Couratin

Jean-Marie Dubetz / Sachant que par votre métier vous consacrez l'essentiel de votre temps aux élèves atteints de surdité, peut-on parler de vocation?

Marie Couratin / Je ne dirais pas cela même si la lecture à 15 ans du *Cri de la Mouette* d'Emmanuelle Laborit [2] m'a passionnée en me faisant découvrir le monde de la surdité. Un stage en fin de secondaire dans ce domaine puis la rencontre d'un éducateur sourd m'ont amenée à apprendre la langue des signes avant de commencer ma formation d'éducatrice spécialisée tout en poursuivant des activités de choriste.

Actuellement, combien de jeunes à besoins spécifiques bénéficient de votre aide ?

Je suis en charge de l'accompagnement pédagogique de 4 élèves, 2 en primaire et 1 en professionnel, tous dans l'enseignement ordinaire. Le quatrième est dans l'enseignement spécialisé. J'assure une trentaine d'heures semaine de présence à leur côté.

Vous m'avez évoqué le cas de Théodore, ce garçon de 8 ans à besoins spécifiques que vous aidez depuis ses premiers pas en maternelle. À raison de 10 heures de présence à ses côtés par semaine, votre complicité dans la durée lui permet-elle de mieux progresser ?

Nos relations de confiance facilitent une saine collaboration. Depuis sa classe d'accueil il a bien grandi et il m'a fallu à chaque fois m'adapter. Maintenant en troisième primaire, comme il a acquis un bon niveau et s'exprime très bien, je favorise sa capacité d'autonomie. Si je me tiens à ses côtés pour répondre à ses demandes, je suis aussi en mesure de les anticiper. Je perçois tout de suite s'il n'a pas compris ou s'il décroche. Mais il me faut équilibrer tout cela en veillant à ne pas être trop sur lui. Car comme Théodore présente également certaines difficultés praxiques qui le poussent à se dépenser, je suis aussi parfois amenée à le cadrer. Si à la maison il bénéficie de plus de liberté lui permettant de faire de multiples expériences, l'école impose ses règles qu'il doit respecter. Ma présence permet au petit papillon folâtre d'être recentré !

Quand la différence devient force… À l'écouter, je comprends mieux l'enthousiasme de mon interlocutrice pour que Théodore puisse déployer ses ailes. Atteint de neuropathie auditive, pas moins de deux implants cochléaires [3] lui ont été nécessaires pour lui permettre un meilleur confort auditif. Heureusement, avant l'opération, il avait déjà développé la langue orale. Si le garçon n'a jamais appris à signer [4], il a spontanément appris la lecture labiale. Il lit donc sur les lèvres et parle normalement. Néanmoins, dès son arrivée en classe, il doit brancher un micro et le transmettre à son institutrice. La voix de cette dernière sera amplifiée tandis que celle des autres intervenants sera moins perceptible. Le son métallique créé est fatigant. Toute personne, adulte comme enfant, qui parle pour l'assemblée est amenée à se saisir du micro pour que Théodore puisse comprendre. L'essentiel de ce qui est dit en aparté au sein de la classe est répété au micro pour qu'il saisisse l'enjeu des échanges. Toute sa classe se montrant solidaire, le garçon s'accroche et ne manque pas de poser moultes questions.

Malgré tout, lors des travaux de groupe ou à la cour de récréation, Théodore peut se trouver en difficulté. Quand il est noyé par les bruits, lecteur curieux, il se réfugie volontiers à la bibliothèque, ce havre de paix qui lui permet de recharger ses batteries. Ce n'est qu'au cours de néerlandais, pour la prononciation, que son aidante utilise un peu le Code, cet ensemble de configurations de la main utile pour la lecture labiale, un outil lié à la *LPC* [5].

Malgré les aides mises en place, le quotidien de cet enfant reste difficile. Diriez-vous qu'il parvient à transformer ses faiblesses en force ?

Avec le recul je me souviens que ce garçon de petite taille, sourd et peu habile dans ses mouvements, trouvant difficilement sa place dans le groupe, était perçu comme handicapé. Par son énergie et ses prises de risque il est parvenu à briser cette image en s'intégrant avec bonheur dans sa classe. Son envie d'apprendre le pousse à chercher les réponses en allant au bout des choses. Théodore a réussi à transformer son handicap en confiance.

Ce qui s'apparente à un dur parcours de combattant laisse-t-il aussi affleurer des instants de beauté ?

À l'époque où il devait se dépasser pour se faire accepter tel qu'il était, sachant qu'il aimait la lecture, je lui ai proposé comme défi la préparation d'une lecture. Sa présentation devant sa classe a été magique. Suivant mes conseils, il a posé sa voix, créé des poses, changé de rythme et mis du sens tout en regardant son auditoire. Un moment poétique qui a changé la perception que ses camarades avaient de lui.

À vous entendre, ses différences ont fini par changer le regard des autres ?

Petit garçon plein de vie, Théodore est capable de jeter ses tartines dans la cage d'escalier comme pour dire *Foutez-moi la paix*. Parfois ses blagues insistantes ou sa lenteur énervent ses copains. Mais ses moments de crise lui permettent aussi de rebondir car, têtu, il ne veut rien lâcher. Alors qu'il était peu doué pour le foot, il a fini par être accepté dans la bande des joueurs baraqués et je parie qu'ils seraient les premiers à voler à son secours. Ils ont appris à faire société ensemble. Loin d'être un frein pour les apprentissages des autres, sa présence en classe apporte plein de choses et suscite discussions et débats, et cela jusque dans les familles !

En s'excusant, deux élèves traversent la pièce durant notre entretien. Aux regards respectueux échangés, je me rends compte à quel point la présence continue de la même adulte au sein de ce groupe a pu créer des relations de confiance, certains élèves ne craignant pas à l'occasion de solliciter conseil auprès d'elle. L'aide apportée spécifiquement à un enfant dit différent peut donc s'avérer bonne pour tous. Le handicap de Théodore ne serait-il pas in fine une chance pour ce collectif appelé classe ?

Au moment de nous quitter, l'aide pédagogique me glisse Comme moi, Théodore aime la musique. Il chante faux, mais cela ne l'empêche pas de chanter plus fort que tout le monde. **Sans nul doute, leur binôme vise la réussite !**

Jean-Marie Dubetz

Cartoon © Nicolas Viot

[1] *Association des Parents d'Enfants Déficients Auditifs Francophones*

[2] Sourde, actrice et écrivaine, elle est récompensée du *Molière de la révélation théâtrale* dans *Les Enfants du silence* en 1993.

[3] Une sonde est implantée pour créer une cochlée virtuelle afin d'avoir un meilleur accès aux sons.

[4] La langue signée est une langue visuo-gestuelle naturelle assurant toutes les fonctions d'une langue vocale.

[5] *Langue française Parlée Complétée* pour offrir une aide à la lecture labiale en rendant visible tous les phonèmes.

La mort haute en couleurs

Sebastian Dicenaire rencontre l'auteur, comédien et metteur en scène Baptiste Toulemonde.

Sebastian Dicenaire / Pouvez-vous me dire un mot de la pièce sur laquelle vous travaillez en ce moment, *Tadam…*?
Baptiste Toulemonde / *Tadam* est la sixième création de notre compagnie, *Renards/Effet Mer*, une compagnie *Jeune Public* – même si je suis tenté de dire *Tout Public*… Ce spectacle, que nous sommes en train de créer actuellement, sera destiné aux enfants à partir de 8/9 ans. Je dis *à partir de*, parce que, si on est parfois trop petit pour voir un spectacle, on n'est jamais trop grand. Dans la compagnie, on a la volonté de créer des spectacles intergénérationnels, avec différents niveaux de lecture, qui peuvent parler à tout le monde. Hier, on jouait à Strépy-Bracquegnies *Foxes*, notre cinquième création, et il y a des parents qui sortaient et qui disaient : *Là j'ai pleuré, pendant que mon gamin riait*. Nous c'est quelque chose qui nous plait, de se dire qu'on crée des spectacles qui parlent à toutes et tous.

***Tadam* parle (entre autres) d'un sujet pas évident à aborder avec les enfants : la mort, le suicide. Comment vous est venue l'envie de parler de ce sujet ?**

Ça n'est pas venu par hasard. C'est une thématique que j'ai pu croiser et que d'autres personnes autour de moi ont pu croiser dans leur vie. J'ai eu besoin d'en faire quelque chose, non pas dans un but thérapeutique, mais plutôt pour transfigurer la vie. L'envie, avec ce spectacle, c'était de montrer que la parole est quelque chose qui *permet* – qui permet d'enlever les nœuds, d'enlever du poids. C'est pour ça que j'avais envie de parler de ce sujet, qui plus est à des enfants. Aujourd'hui, la mort est souvent *taboue*. Or, à 8/9 ans, on est à un âge où on se pose souvent beaucoup questions sur la mort. Ça n'a rien de morbide. On peut tout à fait envisager la mort non pas comme quelque chose d'angoissant, mais comme quelque chose qui fait partie de la vie. On peut être tenté de cacher ce rapport à la mort. C'est un peu ce que fait le père dans la pièce. Il se dit que s'il ne le cache pas à sa fille, ça risque de les éloigner l'un de l'autre. Or c'est le contraire qui arrive. C'est là tout le paradoxe de la pièce. C'est le fait de parler de ces choses qui va les rapprocher, qui va leur permettre de reprendre contact.

Comment fait-on pour parler de la mort aux enfants au théâtre ?

Il y a deux films, *Coco* et *Soul*, de Pixar, qui m'ont persuadé qu'on pouvait parler de la mort aux enfants. Avec ce genre de films, je pleure, je me régale, je n'ai pas besoin d'avoir dix ans pour les regarder. Mais comment traiter cette thématique-là ? J'aimais bien l'idée que ça arrive par le prisme de la magie. La magie, c'est ce qu'on montre aux enfants. On sait toujours qu'il y a un truc. Quelque part il n'y a rien de magique. Et la vie, c'est un peu pareil. Des fois la magie on y croit, et des fois on n'y croit plus. Ce parallèle-là, je le trouvais intéressant avec mon personnage du papa magicien. L'idée aussi, c'était de sortir du cliché de la Mort avec la faux et tout ça. Quand j'écrivais les prémices de la pièce, j'écoutais beaucoup David Bowie. Et tout à coup je me suis dit, ça serait ça, la Mort, avec ce côté androgyne, avec les yeux vairons… Une Mort qui aurait la classe, qui serait à la fois un peu attirante et en même temps un peu étrange… Pas forcément lugubre, mais *venue d'ailleurs*. Un personnage haut en couleurs. Il s'appelle Kiki dans la pièce. C'est aussi une mort qui prend soin de la vie. Tous les jours, Kiki vient jouer aux échecs avec le père, c'est un peu comme un psy, comme un ami qui vient demander si tout va bien, qui vient s'assurer que la vie suit son cours.

Créer un personnage de la Mort en théâtre pour enfants ressemble à un vrai défi… Les personnages d'un papa et de sa fille sont plus faciles à représenter, non ?

Oui et non. Le personnage de la fille n'est pas facile à traiter non plus. Comment la rendre crédible ? C'est important, parce que c'est à travers elle que les enfants vont s'identifier. La fille a plus ou moins leur âge. Ça va être leur porte d'entrée dans le spectacle. Et puis le sujet de la pièce, c'est aussi comment la fille va arriver à faire parler son père. C'est important de voir une enfance qui est non seulement apte à comprendre, mais aussi active. Ça n'est pas seulement le père qui lui dit : *Ecoute, j'ai un truc à te dire*. Non, c'est elle qui est motrice. C'est chouette de donner la part belle à l'enfance. Quelque part, c'est aussi le père qui est un peu l'enfant, et la fille un peu l'adulte. Révéler tout ça, ça va permettre de rééquilibrer, que chacun retrouve sa juste place. En tout cas, l'idée, c'est de parler vraiment à l'enfance. C'est quelque chose que la compagnie a toujours eu à cœur. Penser l'enfant comme un interlocuteur valable. Chose que ne fait pas le père au début. Mais qu'il va être amené à faire.

Pour ce personnage, je trouvais que c'était important de voir un père défaillant. Mon père a longtemps été malade, c'est quelque chose qui m'a marqué. Je me dis, tiens, je n'ai pas une image paternelle forte… Et pourtant si, j'ai une image sensible. Je me demande comment mettre en valeur cette notion d'échec, de faillibilité. Rater, c'est primordial. Si on sait marcher, c'est parce qu'on est tombé plein de fois. Au Royaume-Uni, par exemple, dans son CV on met aussi les choses qu'on a ratées. Elles sont la preuve qu'on a essayé. J'aime beaucoup cette idée, de présenter un père faillible à des enfants. Mais ce personnage-là, c'est sûr qu'il sera vécu très différemment par les enfants que par les parents, ça fera écho très différemment.

Accepter ses *faiblesses*, ses failles, c'est une force ?

Oui, c'est une force de vie. C'est accepter pleinement qui on est, la vie telle qu'elle est, pour aller de l'avant. En ce qui concerne le père, il a accepté sa tentative de disparition, mais il ne l'a pas acceptée par rapport à sa fille. C'est comme s'il se disait : je dois continuer à produire l'illusion, dans tous les sens du terme. Sauf que sa fille n'est plus à un endroit d'illusion, elle est à un endroit de vérité. Elle en est à un stade où elle a besoin qu'on lui parle vraiment, qu'on arrête de lui faire des tours de magie pour lui faire passer le temps.

Il y a un triple échec du père : sa tentative de suicide ; le fait de ne pas en parler à sa fille ; et son spectacle de magie qu'il n'arrête pas de rater… Est-ce qu'articuler plusieurs échecs dans un spectacle, ça donne une réussite ?

/3

oser rater

J'ai envie de dire oui. Ce que je trouve beau, ça n'est pas de voir quelqu'un qui réussit. C'est de voir quelqu'un qui rate. Mais qui continue. Qui avance. Effectivement, il y a le premier échec de la tentative de suicide : cet échec-là est primordial. Rater lui a permis de vivre. C'est un des paradoxes de la pièce. S'il avait réussi, il ne serait plus là. Donc quelque part, rater est une force de vie. J'aime bien les paradoxes, et celui-là je le trouve hallucinant. C'est aussi parce qu'il rate qu'il nous attendrit. Après, il y a le fait qu'il rate son spectacle. Moi ce que je me raconte, c'est que tant qu'il continue à produire de l'illusion envers sa fille, tant qu'il ne lui avoue pas la vérité, il n'est pas vraiment prêt à remonter sur scène. Il doit accepter, il doit passer par là.

© Arthur Oudar

***Tadam* au *Théâtre Varia* (Grande salle)**
mardi 20 février 13h30 + TP 19h,
mercredi 21 février 10h + TP 15h,
jeudi 22 février 13h30 + TP 19h,
vendredi 23 février 13h30 + TP 19h,
samedi 24 février TP 18h,
avant de partir en tournée au
***Théâtre de Namur* du 11 au 13 avril 2024**
et au *Théâtre Anthéa d'Antibes* (FR)
du 16 au 20 avril 2024.

PECA (saison 3) : écueils et enthousiasmes

S'il est théoriquement d'application depuis septembre 2020, ce n'est que cette année que le *Parcours d'éducation culturelle et artistique* (*PECA*)[1] commence à devenir réalité dans les écoles fondamentales de la *Fédération Wallonie-Bruxelles*. Comment les directions se débrouillent avec cette nouvelle réforme ? Tentative de réponse avec Géraldine Eechaute et Sybille Wolfs. Interview par Régis Duqué.

Géraldine Eechaute, quand prenez-vous pour la première fois connaissance du projet *PECA* ?

Géraldine Eechaute / Depuis quelques temps, nous savions que l'art et la culture allaient prendre plus de place dans les programmes. Mais ce n'est que l'année dernière que nous avons reçu une présentation plus formelle de ce que serait le *PECA* par les référents culturels du Segec[2]. Et c'est cette année que Marie Sterpin, la référente culturelle pour notre école, commence à interagir avec nous.

C'est étonnant que le *PECA* ne soit évoqué que si tard, alors qu'il est censé être d'application depuis deux ans.

Sybille Wolfs / Le *PECA* s'est construit de façon progressive. Les questionnements ont été nombreux, de multiples partenaires ont été consultés. Les référents culturels ont été nommés l'an passé, leur rôle a été défini, ils sont désormais en place. Certains opérateurs culturels, comme Pierre de Lune, sont également reconnus comme opérateurs territoriaux ou thématiques et reçoivent des budgets de la *Fédération Wallonie-Bruxelles* afin de proposer des projets concrets et gratuits pour les écoles. Tout ça a pris du temps. Il me semble que ce n'est qu'aujourd'hui que les choses commencent à être claires.

C'est quoi, un référent culturel ?

GE / Ce sont des personnes ressources qui sont à l'affut des propositions culturelles et qui les partagent avec les écoles. C'est très précieux parce que, comme direction, je ne peux pas me permette de rester derrière mon ordinateur toute la journée pour être à l'affut des opportunités. Mes enseignants n'ont pas cette énergie-là non plus.

SW / Il est question que dans chaque école il y ait un enseignant relais, appelé *Délégué PECA*, qui puisse faire ce travail.

GE / Sauf qu'aujourd'hui, on demande des référents pour tout – pour le numérique, pour l'apprentissage des langues, pour les aménagements raisonnables, pour la mise en oeuvre du contrat d'objectifs… Alors oui, ça peut être intéressant, mais attention à ce que les enseignants ne s'éloignent pas de leur travail premier, qui est d'être en classe avec leurs élèves.

Quels sont aujourd'hui, à votre avis, les principaux écueils à la mise en place du *PECA* ?

GE / Les enseignants ne disposent pas de ressources suffisantes. Ils manquent d'accompagnement. Pour le fondamental en particulier, l'accent ces dernières années a surtout été mis sur le français et les mathématiques, moins sur l'art et la culture. On va devoir redonner une place à une matière qui a été un peu oubliée.

SW / Ce que le *PECA* souligne, c'est que les matières comme le français ou les mathématiques, justement, peuvent être abordées de manière transversale à partir d'un projet culturel ou artistique, sans instrumentaliser pour autant l'art et la culture.

N'est-ce pas la difficulté principale, justement ? Il ne s'agit pas seulement de développer un nouveau cours, à côté des autres, mais de revoir le cœur de sa pratique d'enseignant.

GE / C'est aussi revoir la façon dont l'école fonctionne. Que veulent les parents pour leurs enfants ? Ce n'est pas spécialement qu'il y ait plus d'art. Ça va être à nous, les acteurs de l'école, de montrer que l'art et la culture ont toute leur place et peuvent être la porte d'entrée à d'autres apprentissages.

Quelles sont les premières réactions de vos professeurs ?

GE / Je pense qu'ils sont dans une overdose de changement. Entre la réforme du tronc commun, le contrat d'objectifs, la mise en œuvre des aménagements raisonnables, les dossiers d'accompagnement des élèves en difficultés, la multiplication des obligations administratives, ils sont débordés. Aujourd'hui, tout ce qui vient se rajouter à cela est vécu comme une couche supplémentaire. J'essaye de leur expliquer que ce n'est pas une couche en plus mais bien une opportunité à saisir.

1 Initié dans le cadre du *Pacte pour un enseignement d'excellence*, le *PECA* devrait permettre à tous les étudiants de la Fédération Wallonie-Bruxelles, sur l'ensemble du tronc commun, d'accéder à la vie culturelle et de pratiquer des disciplines artistiques dans le cadre de leurs parcours scolaires. Voir à ce propos notre premier article consacré au *PECA* dans les numéros 7 et 8 d'*Interstell'art*.

2 Secrétariat général de l'enseignement catholique.

© Sybille Wolfs

Médiatrice culturelle à *Pierre de Lune*, Sybille Wolfs a coordonné de nombreux projets artistiques dans les écoles et travaille depuis plusieurs années dans les hautes écoles dans le cadre de la formation des futur·e·s enseignant·e·s. Elle est devenue la personne ressource *PECA* au sein de *Pierre de Lune*.

© Géraldine Eechaute

Enseignante primaire de formation, titulaire d'une maitrise en sciences de l'éducation, Géraldine Eechaute est depuis une dizaine d'années directrice du *Sacré-Cœur de Stockel*, une école fondamentale du réseau libre.

SW / Est-ce qu'une formation au *PECA* sous forme de journée pédagogique est quelque chose qui pourrait vous intéresser ?
GE / C'est sûr que ce n'est pas avec deux heures de concertation avec mes professeurs qu'on va faire germer quelque chose. Il faut qu'ils vivent une expérience pour être convaincus de l'intérêt de l'art à l'école.
SW / C'est ce que nous proposons dans notre programme de formation. Mais nous n'avons encore reçu aucune demande en ce sens.
GE / Parce que des informations comme celles-là n'arrivent pas jusqu'à nous. Moi je pense que ça se questionne dans les écoles, j'entends qu'il y a une réelle envie de se tourner vers l'art et la culture, de retrouver du plaisir, de remotiver les enfants après toutes ces années difficiles que l'on a vécues, mais la vraie question c'est : comment met-on cela en œuvre ? Dans les écoles fondamentales, on doit se débrouiller pout tout, tout le temps, tout seul. En tant que direction, on gère cinq cents élèves, une quarantaine de professeurs, on doit mettre en oeuvre de multiples réformes, alors des personnes ressources comme Marie Sterpin, c'est précieux.

Au *Sacré-Cœur*, je sais que vous étiez intéressés par une proposition de *Pierre de Lune* de faire venir des artistes dans les classes.
GE / Oui, toute ma section maternelle était très enthousiaste. Les huit classes ont donc introduit une demande. Mais quand on a vu que *Pierre de Lune* ne pourrait répondre favorablement qu'à quinze classes pour toutes les écoles bruxelloises, la motivation a été revue à la baisse.
SW / Le mieux c'est encore de commencer avec une classe. Les autres voient comment cela se passe et puis l'année suivante, une nouvelle classe candidate.
GE / Pour moi, il y a une question d'équité. Je vois que quand une classe fait une expérience un peu particulière, les autres sont déçues parce qu'elles auraient aimé vivre la même chose. De plus, l'expérience avec un artiste, idéalement, c'est mieux de pouvoir la vivre plusieurs fois. Or, ce que je reproche à la Fédération, c'est de vouloir faire du saupoudrage : on en met un peu ici, un peu là. Et on perd en efficacité. D'autant qu'avec un indice socio-économique assez haut, notre école ne peut bénéficier de nombreux projets autour de l'art et de la culture, contrairement aux écoles à encadrement différencié, alors qu'on accueille des enfants qui viennent de tout milieu. En outre, dans nos classes, nous avons aussi des élèves de milieux dits favorisés qui ne savent pas ce que c'est un musée – parce que les parents n'ont tout simplement pas le temps de les y emmener, par exemple.
SW / En tant qu'opérateur territorial, nous nous sommes engagés à toucher 30% des écoles à indice sociaux-économique faible pour des projets courts et 50% pour des projets longs, donc nous pouvons toucher les écoles plus favorisées. Mais toujours dans la limite d'une enveloppe dédiée à ces projets. Dans ce cadre, les activités sont gratuites pour les écoles.

Il ne faut pas oublier, en effet, la question financière.
GE / Il faut savoir qu'on est obligé de donner aux parents, dès la rentrée, une estimation des frais de l'année. En maternelle, le plafond à ne pas dépasser est de 45 euros pour tout ce qui est art, culture et sport. Nous recevons aussi une subvention annuelle liée à la gratuité scolaire de 55 euros qui, au départ, était destinée à acheter du matériel comme de la colle ou des ciseaux, et qui, depuis deux ans, est étendue, entre autres, aux activités artistiques.

Donc, 100 euros par élève.
GE / Oui, mais ça inclut aussi les activités sportives et les frais de transport… Donc, il est vite dépensé.

suite…

... suite

D'où l'intérêt des activités gratuites.

GE / Qui ne résolvent pas tout. Récemment, Marie Sterpin nous a envoyé une proposition pour aller assister gratuitement à un spectacle de danse à la *Roseraie*, à Uccle. J'ai sauté sur la proposition, mais le temps que je m'informe du prix du déplacement en car, tout était complet. Certains impératifs, dans la vie des écoles, font qu'il n'est pas toujours évident de réaliser les projets que nous aimerions mener.

SW / Par rapport aux contrats d'objectifs, le *PECA* ne pourrait-il pas être un tremplin permettant de traiter les objectifs choisis, plutôt qu'une charge supplémentaire ?

GE / C'est clair, pour moi, en tant que directrice. D'ailleurs, en parlant avec des anciennes collègues récemment, nous nous disions que, quand nous avons commencé à enseigner, nous travaillions énormément par projet. J'ai ici une enseignante en maternelle qui rentre dans toutes ses activités par la porte de l'art. Et en cinquième et en sixième, on mène, tous les deux ans, un important projet, la création d'une pièce de théâtre, d'une comédie musicale ou d'un film. Toutes les compétences qui sont travaillées dans ce cadre-là tout à coup trouvent du sens.

SW / En fait, vous savez déjà très bien comment faire.

GE / Bien sûr, ça fait partie de la formation que j'ai reçue. J'ai pratiqué la pédagogie par projet, j'en connais les gains. Et si les enseignants peuvent le faire, à leur tour, ils continueront. Il faut juste qu'ils se lancent. On ne doit pas hésiter à les pousser un peu dans le dos pour qu'ils osent, mais oui, moi, je suis convaincue.

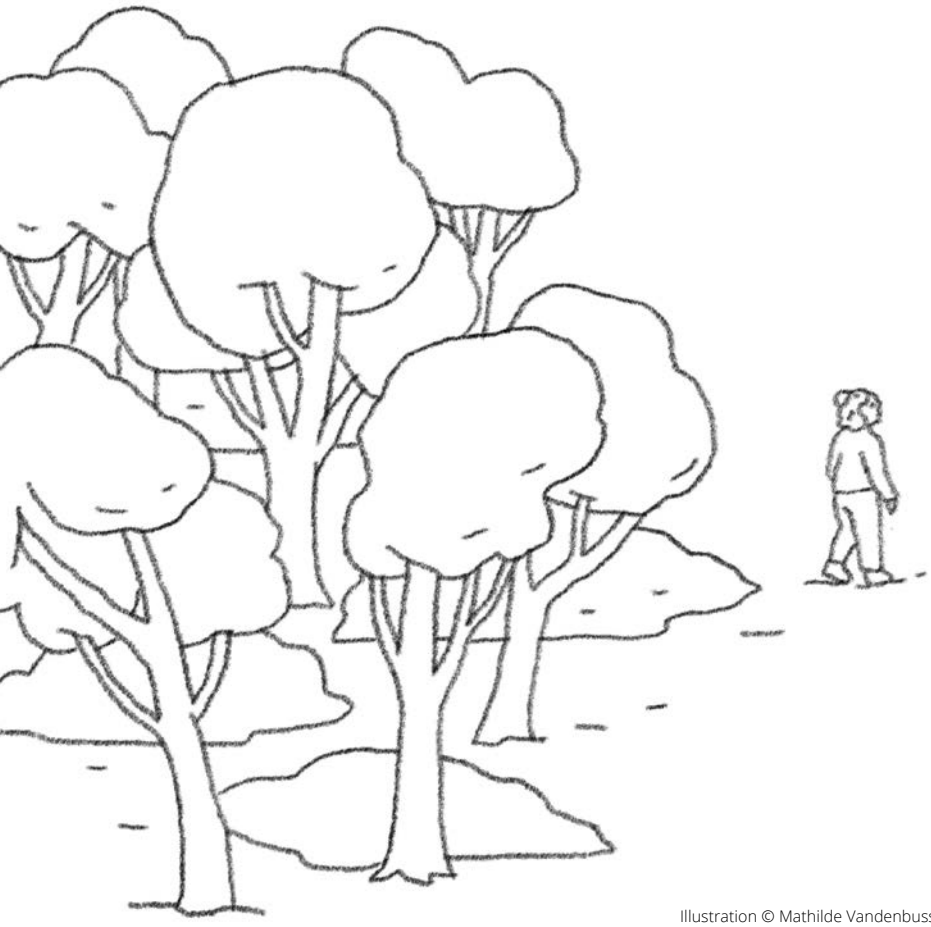


Illustration © Mathilde Vandenbussche

Silence, la violence !
de Sylvie Girardet et Puig Rosado

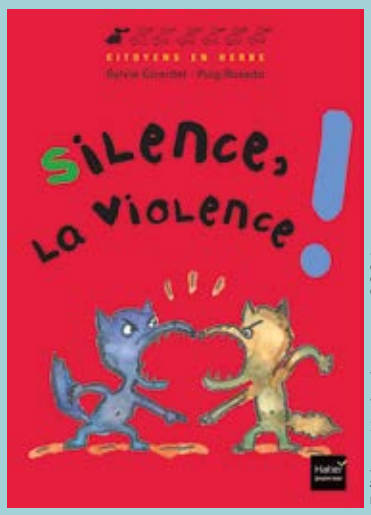
Combien de fois n'est-on pas confronté avec les petits à des disputes ? Partager un jeu peut provoquer des échanges de coups. Une bizarrerie ou une simple maladresse amènent des moqueries. Comment aider ses élèves à traverser ces moments de crise ? Loin de se contenter de moraliser en pointant du doigt ce qui n'est pas bien, l'originalité de cet album illustré consiste à permettre aux enfants de réfléchir en choisissant par eux-mêmes la piste la plus intéressante pour résoudre les problèmes évoqués. En six petites histoires mettant en scène des animaux, au travers de situations cocasses, ce sont des questions douloureuses comme celles des menaces, du harcèlement ou des accusations sans preuves qui sont abordées avec humour. Comment deux oiseaux qui se disputent un même ver de terre pourraient-ils parvenir à leur fin si l'un tire sa tête et l'autre sa queue ? Faire appel au hibou permettrait-il de les mettre d'accord en acceptant de partager leur territoire de chasse ? Que devrait faire la taupe qui, après avoir creusé toute la nuit, voudrait dormir quand une bande de ouistitis s'ébroue et mène grand bruit à ses côtés ? Pour arriver à cohabiter que vaut-il mieux ? Se bagarrer, s'en aller ou discuter ? Après 3 propositions, les auteurs ajoutent des questions pour s'identifier, exprimer ses émotions et choisir une solution. En fonction des vécus de ma classe, j'utilise volontiers certaines de ces histoires en 3e. Pour les plus jeunes, c'est sous forme de kamishibai [1] que j'aborde les problèmes de ce drôle de bestiaire. Cerise sur le gâteau, l'album a été adapté en dessin animé [2].

Julie Devriendt, 3e maternelle,
***Ecole Arc-en-Ciel* à Forest**

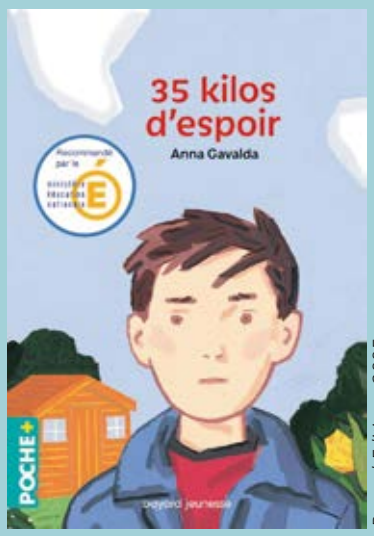
[1] Théâtre de papier
[2] Disponible sur *YouTube* : https://youtu.be/miaVk7GqwL8

lire à l'école

propositions recueillies par Jean-Marie Dubetz



Éditions Hatier jeunesse, 2004



Bayard Editions, 2005

Editions Métailié, 2018

35 kilos d'espoir
de Anna Gavalda

Au début du récit, Grégoire apparaît comme un garçon malchanceux. Inadapté au système scolaire, il a multiplié les échecs. À 13 ans, il termine péniblement sa sixième primaire. Ses camarades se moquent de lui tandis que ses parents se disputent notamment à cause de ses mauvais bulletins. Meurtri, il se sent responsable de leur décision de se séparer. Angoissé, il ne trouve d'échappatoire que dans sa passion du bricolage. Dès qu'il le peut, il rejoint son grand-père Léon dans sa cabane, là où tous deux manient avec passion tournevis, scie ou perceuse . Soutenant, le vieil homme n'a de cesse de l'encourager jusqu'au jour où son petit-fils se fait renvoyer. Pour la première fois, Léon se fâche et le place face à ses responsabilités: sans maîtrise des bases scolaires, l'enfant ne pourra progresser. Privé de complicité dans leur atelier, Grégoire se sent abandonné. Dans un moment de sursaut, il prend l'initiative de s'inscrire dans un lycée technique où ses compétences pourront être mises en valeur. C'est à ce moment que Léon, grand fumeur, tombe gravement malade. De son internat, l'écolier décide alors de redoubler d'efforts pour réussir, offrant ses efforts pour aider son papy à vaincre la mort.

Conseillant cette lecture à mes élèves à l'heure du choix d'une école secondaire, je veux donner confiance en leurs multiples capacités. Ce roman d'initiation démontre qu'en prenant confiance en soi, à chaque âge il est possible de traverser l'adversité pour en ressortir vainqueur.

Laura Mouligneau,
classe de 6e primaire
au *Val Fleuri* à Uccle

***Manuel de survie à l'usage des jeunes filles* de Mick Kitson**

Ce roman raconte l'histoire de deux sœurs de 10 ans et 13 ans, Sal et Peppa qui fuguent et décident de vivre la clandestinité dans une forêt des Highlands. L'histoire est racontée à travers les yeux de la grande sœur qui a préparé minutieusement leur fuite en regardant des tutos : comment allumer un feu sans allumettes, pêcher, attraper un lapin et se servir d'une carabine… Prévoyante et ultra organisée, elle a effectué des achats de survie pour ne rien laisser au hasard.

Victimes d'une société écrasante, les sœurs fuient un beau-père abusif qui menace de s'en prendre à la plus jeune. On suit avec curiosité et tendresse les aventures des deux fugueuses dans cette forêt-refuge qu'il faut apprivoiser avec intelligence et courage.

Le fait que l'histoire soit racontée du point de vue de l'adolescente permet au lecteur de se sentir proche de ces deux gamines. Malgré les terribles difficultés traversées, elles restent soudées et enthousiastes. Au cœur de ce milieu hostile, c'est la rencontre d'une femme marginale qui les aidera à retrouver leur mère. Malgré le désespoir lu entre les lignes, l'auteur a signé un livre lumineux, féministe, tendre et fragile où il est question de résilience. Dans une liste, je propose la lecture de ce roman en 4e secondaire. Il y a toujours quelques élèves qui le choisissent et apprécient les aventures des deux sœurs. C'est un livre qui permet le passage aux ouvrages pour adultes.

Céline Zaleski, 4e-5e-6e secondaire,
Ecole Notre-Dame de la Sagesse
à Ganshoren

sursaut

Ce soir, j'ai croisé par hasard une ancienne colocataire. Elle me donnait des nouvelles de ses deux fils et m'a surpris par un *On peut être fiers de ce que l'on a fait*. Ce *on* incluait un monde bien plus vaste que la famille et s'ouvrait à toutes celles et ceux qui ont été présents pour ces enfants, tels des tuteurs qui permettent aux jeunes pousses de s'élever et de se déployer. À son discours, se superposait en image le sourire du dernier, 8 ans. Un sourire qui célèbre la retrouvaille, le bonheur de revoir un visage connu, une âme complice. Un sourire qui rappelle ceux vécus au travail, si nombreux qu'il est impossible de tous les citer. Cet hiver, il y a eu ceux des ados d'une école de devoirs de Laeken venus au *KVS* découvrir le spectacle de Yassin Mrabtifi, chorégraphe avec lequel ils travaillent. Ils sont 15 ce vendredi soir, un chiffre inattendu pour des ados incapables de s'engager et qui sont là, à l'heure, pour aller au théâtre et prendre le risque de se confronter à des codes et univers qu'ils ne connaissent pas. Une soirée qui deviendra exceptionnelle (accueil en loges, spectacle, selfies, verre avec l'artiste) et qui s'achève avec une envie de retarder le départ. Ils veulent profiter de l'instant car confie Abdoulaye, *Nous, à part l'école et la maison, on ne fait rien*.

Cette soirée rocambolesque (Combien de jeunes inscrits seront présents ? Arriverons-nous à les faire entrer en salle alors qu'in extremis nous découvrons notre problème de réservation, que le spectacle est complet et qu'ils sont 15 à s'être déplacés ? Oseront-ils aller sur scène pour le final participatif ?...) n'est pas le seul moment d'incertitudes de la saison qui a laissé place à un instant précieux. Un vendredi pluvieux du mois de mai, nous venons avec Bernadette Heinrich, conteuse, et François Eboulé, metteur en scène, pour un atelier théâtre au centre ukrainien Tritomas à Watermael. Alors qu'à 9h55, le doute sur la venue des enfants monte (qui voudrait enlever son pyjama et sortir par ce temps horrible alors que c'est congé et qu'il n'y a pas d'adulte pour les accompagner), nous verrons des groupes d'enfants traverser la plaine en contrebas, ce vague terrain de football qui sépare leurs logements temporaires du local où nous les attendons. Sous la pluie, dans la gadoue, et malgré leur retard, nous les voyons, au fil de la matinée, par fratrie ou poignée d'amis, ils avancent d'un pas où se lit leur détermination à venir prendre part, à prendre le risque de venir avec nous malgré l'étrangeté de nos propositions, malgré le fait qu'ils nous connaissent à peine (nous nous sommes rencontrés la veille), et malgré leur inconfort avec la langue usitée. Avec les artistes, nous repartons avec cette image d'enfants traversant une plaine, nous offrant des sourires la porte passée et les chaussures enlevées, et surtout nous nous étonnons de la beauté de leur courage.

Du courage, il en a aussi fallu à beaucoup d'autres qui ont vécu un atelier cette année et, plus encore, à celles et ceux qui ont réalisé un projet longue durée et sont venus sur scène pour partager leur travail. Je me souviens de celles et ceux qui étaient rassurés de voir un visage connu les accueillir à l'entrée du théâtre, de celles et ceux qui confiaient leur trac, tout autant que de Malak qui en rang avec sa classe pour le retour à l'école, porte son regard et fait un geste de la main à destination de Juan Martinez. Un geste et un regard qui disent autant au revoir que merci, qui illustrent la complicité, le lien créé avec l'artiste.

Aujourd'hui, je crois que nous pouvons nous dire, petits comme grands, personne impliquée de près ou de loin dans les ateliers : on peut être fièr·e·s de ce que l'on a fait. De nos rencontres, de nos collisions, de notre détermination à traverser la plaine, de nos capacités à faire face à l'inconfort, à accueillir l'étrangeté autant que la beauté. Oui on peut être fier·e·s. Alors à chacun et chacune : merci pour la traversée et pourvu que l'on se recroise de l'autre côté de la plaine.

Hélène Hocquet, mediatrice et coordinatrice des ateliers de *Pierre de Lune*

Strip © Nicolas Viot

Cartoon © Nicolas Viot

colophon

Qui forme l'équipe de rédaction ?

Notre équipe de rédaction rassemble des personnalités liées au monde de l'enseignement, du journalisme, de la scène et plus largement de la création artistique ; d'une certaine manière, tout ce qui touche à la transmission. Leur attention se porte sur les enjeux liés à la place de l'art et de la culture à l'école, sur les scènes et dans la société plus largement. C'est avec curiosité et engagement qu'elles poursuivent depuis plusieurs années cette aventure de réflexion au sein d'*Interstell'art*. L'équipe rassemble Julie Antoine, Jean-Marie Dubetz, Régis Duqué, Claire Gatineau, Nicolas Viot et Sybille Wolfs, ainsi qu'Hélène Hocquet qui nous a rejoints sur ce numéro avec un *sursaut*.

Ulla Hase a conçu et réalisé le graphisme.

Sebastian Dicenaire nous a rejoint comme rédacteur sur ce numéro. Il est un proche de *Pierre de Lune* avec qui il donne des ateliers de création radio dans les écoles. Il est auteur et réalisateur sonore et explore dans ses fictions radio les limites entre narration, poésie et création sonore..

Pas très douée pour m'exprimer autrement, je dessine depuis longtemps. J'ai grandi dans un univers plutôt artistique grâce à mes parents, avec qui j'ai beaucoup dessiné et bricolé toutes sortes de choses. J'aime beaucoup le travail de couleur, de texture et de transparence, que j'expérimente dans mon travail de sérigraphie. J'ai découvert l'image imprimée pendant mes études d'illustration à *Saint-Luc* et j'ai adoré. J'ai poursuivi mon parcours avec le master gravure de l'*Académie de Liège*. Ces techniques m'ont beaucoup apporté dans l'évolution de mon travail d'illustration. On me dit souvent qu'une histoire a l'air de se cacher derrière mes dessins, je pense que c'est vrai et un jour je la raconterai sûrement.

Mathilde Vandenbussche, juillet 2023

Ecriture inclusive ?

Qu'en est-il de l'écriture inclusive pour ce numéros et ceux à venir ? Rédacteur·rices et membres de l'équipe de *Pierre de Lune* se sont concertés. La revue étant constituée d'une grande variété de plumes, le choix a été de laisser libre chacun·e de son usage.

L'ÉQUIPE PERMANENTE

Christian Machiels Direction
Lætitia Jacqmin Adjointe de direction
Sybille Wolfs Médiation | Formations & Hautes Écoles
Manon Marcélis Médiation | Formations & Ateliers
Hélène Hocquet Médiation | Ateliers
Elsa Wittorski Médiation | Ateliers
& Relations public scolaire fondamental
Noémie Muangala Accueils et Communication
Manon Custodio Chargée de communication, Relations publics associatif, scolaire secondaire & tout public
Maggy Cesar Paixao Secrétariat & Réservations
Serge Devergnies Responsable technique
Juan Rivera Régie

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Serge Rangoni Président
Claudine Lison Vice-présidente
Françoise Jurion Secrétaire
Maggy Wauters Trésorière
Membres :
Sophie Berlaimont, Carole Bonbled, Juliette Bonmariage, Eric De Staercke, Murielle Deleu, André Drouart, Sarah Gigot, Jean-Michel Haerten, Bernard Ligot, Delara Pouya, Claire Renson-Tihon, Sylvie Risopoulos, Julien Sigard, Sylvie Somen, Vincent Thirion, François Tricot, Milena Valachs, Hadrien Wolf

PIERRE DE LUNE BÉNÉFICIE PAR AILLEURS DE L'AIDE RÉCURRENTE de la *Fédération Wallonie-Bruxelles*, de la *Commission communautaire française*, du *C.C. Le Botanique*, de *Wallonie-Bruxelles International*

REMERCIEMENTS

Cette revue est réalisée avec l'aide de la Commission communautaire française

Francophones Bruxelles

PIERRE DE LUNE

Rue Royale 236
1210 Bruxelles
+32 2 218 79 35
contact@pierredelune.be
www.pierredelune.be

Rédactrice en chef
Claire Gatineau
Graphiste Ulla Hase
Imprimeur
Impresor-Ariane Bruxelles

Editeur responsable
Christian Machiels
Rue Royale 236
1210 Bruxelles

Illustration © Mathilde Vandenbussche